

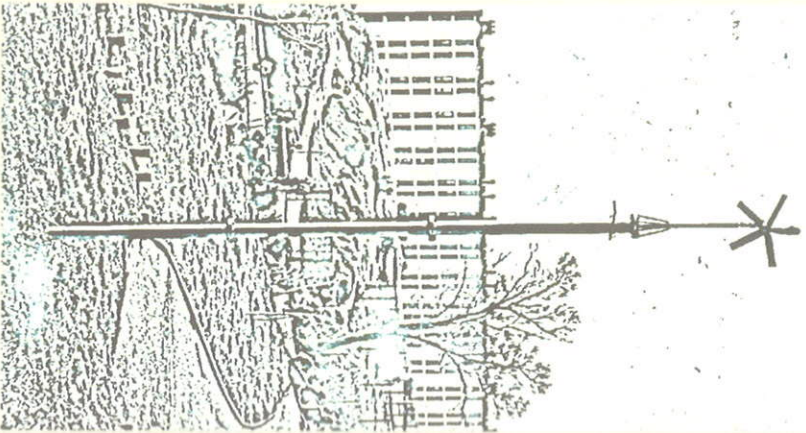


L'eau, la terre, le feu

L'histoire du Terrain
d'Aventure du Pradel

Marseille, 1986-2009

Propos recueillis par Blandine Scherer



L'eau, la terre, le feu

L'histoire du Terrain d'Aventure du Pradel

Marseille, 16e arrondissement, 1986-2009

Propos recueillis par Blandine Scherer

2010

Remerciements

A Mesdames et Messieurs les Elus, les équipes techniques, administratives et financières de la Mairie Centrale de Marseille, de la Mairie du 15^e et 16^e arrondissement, du Conseil Général des Bouches-du-Rhône, du Conseil Régional de la Région PACA, des services de la DDE...

Aux équipes opérationnelles du secteur Nord Littoral du CUCCS, à la CAF des Bouches-du-Rhône, à la Fondation de France, au FAS (ACSE), à l'Education Nationale, aux coordinations REP et aux Services Départementaux "Jeunesse et sport" ...

*A nos partenaires opérationnels :
L'association Arts et Développement, l'association Formation et Métier, le Service social pour les jeunes, le Lycée professionnel privé de Saint-Henri, l'association Saint-André-Loisirs-Culture, les centres sociaux de La Castellane, La Bricarde et Plan d'Aou, les centres d'animation de quartier de Verduron Bas, l'association AMIEU, l'association Tout Horizon, l'association des Femmes de Séon, l'association Parole et Merveilles, l'association COREVEN...*

A tous ceux qui ont permis au Terrain d'Aventure d'exister et à tous ceux qui sont venus jouer sa terre...

Edité par l'association Récits, Marseille, Novembre 2010

Récits

www.recitsdevie.fr

Préambule

Un terrain vague et quelques traces d'aménagements anciens. L'espace de 3600 m2 sinué au coeur des cîtes de la Castellane, de la Bricarde et de Plan d'Aou est quasiment retourné à son état originel. Pourtant, il aura accueilli pendant plus de vingt ans des milliers d'enfants, habitants des quartiers adjacents ou d'un peu plus loin. Des milliers d'enfants qui ont pu gratter le sol, planter des fleurs, construire des cabanes, écouter des contes, éclabousser de l'eau du bassin leur voisine d'à côté. Des milliers d'enfants fuyant leur univers de béton pour se réfugier dans un espace qui leur était dédié, aménagé selon leurs rêves et leurs envies, un petit monde fait par eux et pour eux, en perpétuelle construction.

L'hostilité des riverains et les contingences politiques ont sonné le glas du terrain d'aventure qui a fermé ses portes en 2009. Porté à bout de bras pendant 23 ans par un conseil d'administration passionné composé de travailleurs sociaux, d'enseignants, d'acteurs associatifs, et une équipe salariée très investie. Il est l'un des rares terrains d'aventure à avoir perduré aussi longtemps en France. Et ce, grâce à la forte solidarité des partenaires de terrain qui ont su, chacun avec leurs compétences, si bien se compléter et s'entraider.

À l'heure de la fermeture et de la fin de l'aventure pour toutes les personnes qui ont défendu et cru en ce projet, pour tous les enfants qui ont foulé la terre de ce « petit coin de verdure », il est important de laisser trace. Jacqueline Charmaison, co-fondatrice et présidente de

L'association, a donc fait appel à Récius pour que les acteurs du projet puissent faire entendre, par leur voix, l'histoire du Terrain d'aventure du Pradel, volonté d'autant plus forte que les archives ont été détruites dans l'incendie du local en 2003.

Jacqueline Charmaison et Sémia, l'ancienne animatrice du Terrain, se sont mobilisées pour contacter les différentes personnes qui ont travaillé de près ou de loin pour le Terrain en déposant des affichettes dans le quartier et en envoyant un questionnaire aux membres du Conseil d'Administration. Outre les difficultés pour retrouver les anciens usagers, j'ai commencé par recueillir les témoignages des principaux acteurs, Jacqueline, Christiane Castel, co-fondatrice de l'association et Sémia. En m'appuyant sur des documents d'archives et en compilant des références sur l'histoire de la Politique de la Ville, le concept des terrains d'aventure et sur l'évolution du militantisme social, j'ai peu à peu retracé l'histoire du Terrain en croisant les témoignages des personnes avec le contexte dans lequel le terrain s'est ancré et a évolué au fil des années. Dans un premier temps, j'ai d'abord interrogé Jacqueline et Christiane. Elles ont souhaité fixer le rendez-vous au local de Récius comme si elles envisageaient la rencontre sous un angle strictement professionnel, loin de leur histoire personnelle et des valeurs humanistes qu'elles véhiculent. Avec beaucoup d'humilité et sans vouloir prendre plus de place qu'il n'en aurait été convenu, ces femmes, figures d'une époque militante qui s'éteint peu à peu, ont raconté la genèse et l'histoire de cet espace d'expérimentation original, laissant transparence avec discrétion les valeurs personnelles qui les ont fait avancer et les parcours qui ont façonné leur engagement au service des autres.

Quelque temps plus tard, j'ai rencontré Sémia au Lycée Professionnel Saint-Henri, établissement perdu au milieu d'un dédale de bretelles d'autoroute, non loin de l'ombre formée par le gigantesque centre commercial du Grand Littoral. C'est là que Sémia a travaillé pendant

dix ans au service des enfants issus des quartiers alentours. Lundi, mardi, jeudi et vendredi au lycée pour le secrétariat et l'administration, le mercredi et les vacances scolaires au Terrain. Malgré la fermeture et la fin de son contrat, elle se rend toutes les semaines dans son ancien bureau pour régler quelques paperasseries avant la dissolution de l'association, histoire également d'entretenir le lien avec une histoire humaine et professionnelle capitale dans son parcours et dont elle s'apprête à tourner la page.

Toutes se sont exprimées avec dynamisme et application, toutes ont laissé leur pensée se perdre un instant en feuilletant les quelques photos rescapées de l'incendie, toutes ont laissé paraître leur incompréhension face à un monde qui change.

Tout à tour, elles nous parlent du contexte dans lequel le Terrain a vu le jour, de leurs motivations à porter un tel projet, de leurs bons et moins bons souvenirs, de leur implication professionnelle, de la portée affective de leur engagement, de leur attachement à respecter au mieux possible la philosophie d'origine, des tristes et dernières heures du Terrain.

Enfin, j'ai rencontré Loti Chevreut-Breton, fondateur et Président d'Arts et Développement, une association partenaire très proche du Terrain du Pradel. Il nous fait part du regard extérieur qu'il porte sur cette aventure tout en témoignant de la solidarité des liens et de la complémentarité qui unissaient les personnes et les activités de ces structures œuvrant toutes deux au pied des immeubles.

Bonne lecture !



Chapitre 1 Sur les chemins du Terrain d'Aventure

Politique de la Ville et développement social urbain

Cette histoire prend place à l'extrême Nord de Marseille, entre les cités de la Castellane, de la Bricarde, du Plan d'Aou et du vieux quartier de Neufuron. Une vue imprenable sur la mer, des barres et des tours de béton, et là, un petit coin de verdure.

1950, quartiers nord de Marseille : l'heure est à la construction des grands ensembles. On construit tout azimut, trop vite et mal pour loger les populations des campagnes, les ouvriers des banlieues urbaines et des bidonvilles, les migrants d'Europe et de Méditerranée, les rapatriés d'Afrique du Nord...

À la fin des années 70, La Castellane, La Bricarde et le Plan d'Aou, communément appelées « les trois cités », sortent de terre à l'extrême nord de Marseille. La vue imprenable sur la mer et les divers attraits du quartier attirent ouvriers Italiens, Espagnols, migrants du sud de la Méditerranée, et offre une meilleure vie aux habitants des immenses bidonvilles alentours. Au milieu des années 70, ce grand complexe urbanistique est marqué par l'arrivée massive de travailleurs algériens, accentuée quelque temps plus tard par les mesures de regroupement familial. La population ouvrière travaille dans les usineries, chez Procter & Gamble, à l'usine Saint Louis et autres entreprises du quartier. Pourtant, la fin des Trente Glorieuses se fait sentir : la crise frappe la France de plein fouet avec les deux chocs pétroliers. En première ligne, ces populations logées par centaines dans



des bâtiments de grande contenance et construits à moindre coût. Les usines fermement, le chômage et la précarité s'installent. Parallèlement, la fragilité des procédés de conception et de construction des grands ensembles se fait rapidement sentir. Les problèmes d'habitat et d'insertion professionnelle marginalisent ces populations qu'on relegue au ban de la société française. L'architecture et l'urbanisme de ces grands ensembles, inspirés des préceptes de l'architecture moderne, facilitent cette « ghettoïsation » par sa rupture avec le tissu urbain traditionnel. Dès les années 70, l'Etat et les collectivités s'associent pour lancer une politique d'envergure afin de lutter contre cette ségrégation urbaine et sociale. Les premières mesures voient le jour, « Habitat et vie sociale » posant les prémices de ce qui deviendra dans les années 80, le Développement Social des Quartiers.

Le gouvernement en place oscille entre une action d'urgence et une volonté de réforme globale et en profondeur avec les mesures liées à la décentralisation. Désormais, la politique de l'Etat n'est plus celle d'une construction tout azimut, elle devient gestionnaire : il s'agit de faire face aux situations existantes, réhabiliter les bâtiments, éviter le surendettement locatif, gérer les équipements socio-éducatifs et logistiques nécessaires à la coexistence de milliers de personnes sur des territoires réduits. Car la densité de population et la promiscuité qui règnent en ces lieux sont sources de conflits et de regroupements de jeunes en bas des cages d'escaliers. Regroupements jugés néfastes dans un contexte de trafic de drogue et d'augmentation de la délinquance.

A partir de 1984, la Politique du Développement Social des Quartiers va se consolider par la mise en place de plans Etat/Région d'une durée de 5 ans. Quelques années plus tard, l'ensemble des mesures sera regroupé sous le terme de « Politique de la Ville ». S'en suivra toute une série de contrats et de programmes complémentaires.

La période est également marquée par le dynamisme des syndicats,

associations, collectifs de gauche, engagés dans les cités pour un meilleur « vivre ensemble ». Les villes nouvelles et les périphéries des grandes villes deviennent laboratoires d'initiatives en matière d'animation socio-culturelle car l'enjeu, de taille, porte sur la socialisation des personnes qui ne se connaissent pas et la construction de liens collectifs puisque les habitants, arrivant progressivement des quatre coins du monde, n'ont pas d'attaches si ce n'est celui du travail.

C'est en ce contexte que le Terrain d'Aventure du Prudel voit le jour. Alertée par la population et les travailleurs sociaux de la gravité des problèmes rencontrés sur le quartier des « trois cités », la CAF décide de mettre en place une concertation inter-institutionnelle afin d'entreprendre une réflexion commune. Dans le cadre d'une commission de travail « Enseignement » et au moment où les cités sont au centre d'un grand programme de réhabilitation, l'idée d'un terrain d'aventure germe peu à peu dans les esprits.



Une initiative issue

Le Développement Social des Quartiers

de la Conscience Charnaisson, co-fondatrice et Présidente de l'association.

L'association a été créée dans les années 80, au moment où ça bougeait dans les cités. Les instituteurs ressentaient petit à petit un manque de respect à leur égard et les travailleurs sociaux commençaient à craindre de travailler dans certaines cités. C'était le début du Développement Social des Quartiers, le DSQ, mis en place sous Mitterrand. Ce dernier était engagé ouvertement et de manière volontariste en direction des publics défavorisés. On était confronté à l'échec scolaire, le chômage des jeunes, la délinquance, les gosses qui traînaient en bas

des immeubles et dans les caves. Il fallait s'en occuper. Dans le cadre de cette politique sociale et pour la première fois, les différents acteurs de terrain - que ce soit les enseignants, les éducateurs, les médecins des mutuelles, ceux qui travaillaient au plus près de ces populations en souffrance, se sont dit : « on en a marre de se regarder en chien de faïence » et ont décidé de sortir de leur tour d'ivoire respective. La CAF organisait des réunions de travail avec les différents acteurs de terrain autour de thématiques : la santé, l'école, les loisirs... Comme j'étais assistante sociale au lycée professionnel privé de Saint-Henri, je me suis retrouvée dans la thématique « enseignement ». Je voyais des jeunes de 14 ans arriver au lycée professionnel, en échec scolaire, qui ne savaient ni lire, ni écrire avec de graves difficultés familiales. Nous voulions aborder les problèmes plus en amont. Au cours de ces commissions, nous devions présenter des projets pour améliorer la vie des habitants - en l'occurrence des enfants et des jeunes - sur le secteur de La Castellane, La Bricarde et Plan d'Aou. Avec les enseignants des écoles primaires et maternelles, nous avons réalisé une enquête sur les trois cités en demandant aux enfants ce qu'ils souhaiteraient avoir pour s'amuser. Ils nous ont répondu « de l'eau, du feu et de la terre ». L'idée du Terrain d'Aventure était née. L'association a été fondée en 1986. Au Conseil d'Administration, nous réunissons les gens de terrain : les enseignants, les travailleurs sociaux, les associations d'animation socio-culturelle ou sportive. La présidente était la directrice du centre social. J'ai d'abord été membre du CA, puis secrétaire puis présidente. On tentait de faire entrer les familles dans le Bureau mais c'était plus difficile. Bien sûr, nous avions quelques mamans au sein du CA mais jamais en tant que trésorière ou secrétaire ».

Le lycée Saint-Henri & l'association "Formation et Métier"

Jaqueline : « Le lycée professionnel Saint-Henri a l'âge des cités alentours. Il accueille des jeunes de 14 à 20 ans, du CAP au Bac Professionnel, et propose des formations industrielles dans les secteurs du Bâtiment, de l'Electrotechnique et de l'Electronique. Il est situé au pied de la cité de La Castellane, dans un secteur cumulant de nombreuses difficultés sociales et économiques ; il fait partie des onze établissements gérés par "Formation et Métier" ».

"Formation et Métier" a été créé en 1949 dans le but d'apporter une formation professionnelle et un accompagnement social aux jeunes en difficultés et de les aider à s'insérer dans la société. Cette association intervient dans les domaines de la formation professionnelle initiale et continue (Lycées professionnels), le médico-social (IME-CAT), la réinsertion sociale (MECS) et professionnelle (CRP). Elle est le reflet de l'esprit pionnier qui a participé à sa création en réunissant des acteurs issus du milieu industriel et du secteur social et se fait fort de s'adapter aux défis de la société moderne. C'est une association "non confessionnelle et apolitique où l'homme et les valeurs humaines fondent les relations entre usagers, les bénévoles et les permanents". "Formation et Métier" est par ailleurs conventionné avec le "Service social pour les Jeunes" qui a été créé en 1975 et qui intervient dans les quatre lycées professionnels de la Cabucelle, Saint-Jacques, Saint-Henri et Jacques Raynaud à Saint-Jérôme».

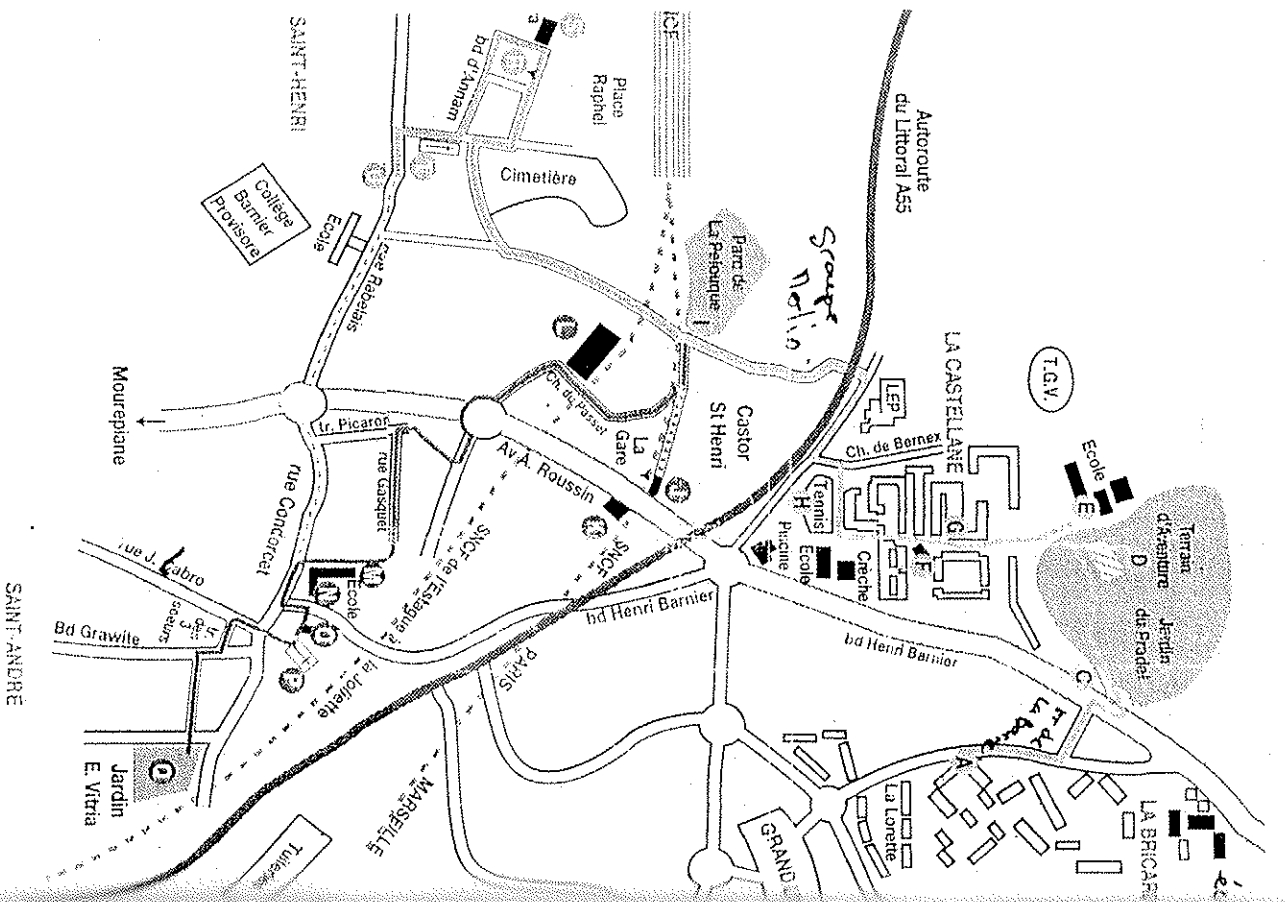
Un projet éducatif à l'écoute des enfants

Christine Castel, co-fondatrice et Secrétaire de l'association.

« C'était le début des Zones d'Education Prioritaire. Au moment de la création de l'association, j'étais animatrice ZEP. Je travaillais pour l'inspectrice Mme Bibard auprès des enfants d'école maternelle. Nous menions des actions variées qui entraient dans les schémas de cette nouvelle politique éducative. En tant qu'animatrice ZEP, j'étais détachée de la classe pour pouvoir assister aux réunions et favoriser l'émergence de nouveaux projets portés par les écoles. Mon rôle consistait à monter les projets, à trouver les financements et à les coordonner en impliquant différents acteurs de terrain. Un certain nombre de projets étaient impulsés autour de l'aménagement de cours d'écoles et d'espaces verts, imaginés et conceptualisés par les enfants. Il en reste plusieurs exemples aujourd'hui dont un à Saint-Henri. A la même période, j'étais invitée aux réunions du DSQ au centre social de la Castellane. Ce jour-là, l'architecte des Espaces Verts, qui était très ouvert et très volontaire est arrivé avec un projet tout bouclé pour l'aménagement des buttes de la Jourgarelle, un espace libre situé derrière la cité de la Castellane, entre la route et l'école. Rien n'a été réalisé à part le cheminement piétonnier et quelques lampadaires qui n'ont pas tenu trois mois. Le même jour, la Mairie a proposé de mettre à disposition un terrain situé dans la même zone. Elle se disait prête à soutenir financièrement une association si un projet prenant en compte la volonté des habitants lui était soumis. Christine Bordes, la Directrice du centre social, Jacqueline Charmaison et moi-même nous sommes regroupées pour proposer un projet et créer une association. J'ai démarché auprès des différents acteurs de terrain pour former le Conseil d'Administration : il comprenait un animateur ZEP, M. Gaudin qui était le directeur de l'école Castellane Barnier, l'association *Arts et développement* et Mme Paul, la directrice de

l'école primaire du Castellane Haut. Par le biais des animateurs ZEP, nous nous adressions à la fois aux élèves de maternelle et de primaire. Le projet s'inscrivait dans le cadre de mes missions professionnelles mais il est véritablement né d'un mouvement collectif.

Elle a été élue secrétaire. D'abord, j'ai commencé par initier un travail d'enquête dans les écoles de la Castellane, la Bricarde et Plan d'Aou. Nous avons travaillé avec les enfants sur leurs souhaits à partir d'un plan du terrain. La Mairie avait demandé à ce que le terrain offre l'eau, la terre et le feu. Chaque école a fait ressortir des propositions complètes. J'ai donc finalisé le projet tout en faisant remonter les informations à la Mairie qui, par le biais du service des Espaces Verts, avait très impliquée. Un temps après, la Mairie est revenue avec les plans de ce qu'on avait demandé. Nous pouvons le dire : ce qui a été fait sur le terrain est bien l'expression de ce que souhaitaient les enfants, au plus près de leurs fantasmes. »



Un modèle original à construire

L'équipe du Pradel place le développement de l'enfant au cœur de son action. Le jeu en est une composante essentielle et les espaces qui lui sont consacrés sont rares dans les quartiers Nord de Marseille. L'ade d'un terrain imaginé et conceptualisé par les enfants est d'autant plus intéressante qu'elle complète l'offre de loisirs éducatifs traditionnels et ou institutionnels qui n'est pas nécessairement adaptée à nous, renforçant le sentiment d'exclusion de certains. La quasi-présence de l'accueil, la liberté d'entrée et de sortie, l'appropriation de l'utilisation de l'espace en font un concept à pari qui encourage la liberté de rencontres, de responsabilités, et d'expérimentation. L'enjeu médiatique et la volonté de créer un contact avec la nature enrichit la démarche en proposant un espace proche d'un milieu naturel fait à partir de "vrais" éléments : talus, arbres, bassin, plantes, etc.

À partir des valeurs à mettre en œuvre et des moyens à disposition, l'association du Pradel construit peu à peu sa propre définition du terrain d'Aventure, entre liberté et encadrement, tout en instaurant des partenariats locaux dans un objectif de pérennité, à l'heure et en l'espace où l'espace est un bien rare et fait souvent l'objet de spéculations.



Des enjeux pour des envies

« Nos valeurs étaient tournées vers le respect de la nature et de l'environnement. Nos objectifs, au travers de l'objet fondateur fixé par nos statuts, visaient à participer à la réussite scolaire, à promouvoir des activités sportives et citoyennes, à participer aux animations du quartier, à lutter contre la petite délinquance et à favoriser l'insertion »

sociale. A l'époque, il n'y avait pas un seul jeu à la Castellane et une grande partie des enfants n'était jamais allée à la mer. Ils traînaient en bas des immeubles. Il fallait un endroit pour s'occuper de leurs envies, pour déployer leurs capacités, pour qu'ils puissent jouer tout simplement. Un endroit qui leur permette de faire leurs expérimentations personnelles - jouer dans un ruisseau, gratouiller le sol - un endroit de paix. Nous ciblions surtout les jeunes enfants ».

Jacqueline : « Nous avons choisi de créer un terrain d'aventure pour que les enfants soient libres de faire ce qu'ils veulent, sauter, danser, s'exprimer. Notre enjeu était l'initiation des enfants âgés de 6 à 12 ans à l'écologie et la protection de la nature. Plus tard, nous avons élargi à la sensibilisation à l'environnement urbain (même si c'était un peu préventif !). Nous sommes allés visiter le terrain d'aventure de Real Cayol à Bassens où s'étaient échoués un vieux bus, des pneus, des briques, des parapluies... Nous ne voulions pas d'un espace qui ressemble à un terrain vague avec un bunker pour bureau ! On voulait de la verdure, de l'eau, pas de feu - mais ils se sont chargés de le faire- et de la terre ce qui signifiait un contact avec la nature et pas avec les déchets. Les publics cibles étaient les enfants des CLSH (les centres aérés) des trois cités et des écoles ainsi que les enfants en « accueil libre ». Les activités organisées étaient payantes pour les premiers (par le biais d'une adhésion) et gratuites pour les autres ».

« Comme dans une forêt vierge ». Structuration et partenariats

Les textes législatifs et réglementaires définissant les normes d'ouverture et le fonctionnement d'une telle structure étant inexistant, l'équipe du Pradel, appuyée par la Direction des Espaces Verts de la Ville en la personne de Lucien Vassal, directeur adjoint et de

M. Vassal, ingénieur, avance pas à pas et en accord avec son objet social pour structurer son organisation tout en s'adaptant au territoire et à ses besoins.

Jacqueline : « La Mairie de Marseille, notre autorité de tutelle, a mis à notre disposition un terrain de 3600 m², en « bancarou ». Cette mise à disposition était régie par une convention pluriannuelle passée entre la Mairie centrale (Direction des Espaces Verts) et l'association en 1991 que nous avons créée en 86. Cette convention fixait les modalités de la gestion administrative, financière et technique du Terrain d'Aventure. Elle nous assurait une subvention annuelle de 5000 euros, ce qui nous permettait de financer un poste de jardinier à temps plein. Nos autres partenaires principaux étaient la CAF puisque nous s'adressait aux enfants des allocataires, la Politique sociale de la ville (DSQ), le Fonds d'Action Sociale pour l'accueil des populations vulnérables et la Fondation de France. Le Conseil Général nous a toujours soutenu.

La gestion financière était difficile, les subventions n'étant pas pérennes et les dossiers devant être renouvelés tous les ans. Heureusement, nous avons été admis dans le plan triennal de la Politique de la Ville. Nous n'avions pas de repères au niveau administratif, nous étions complètement renvoyés d'un service à un autre du fait que nous étions une structure un peu originale. Il n'y avait pas d'autre initiative de ce type qui aurait pu nous guider. Nous avançons comme dans une forêt vierge, il fallait couper les branches pour trouver notre chemin.

Une fois l'âge social a d'abord été situé au centre social de la Castellane puis en 1996, nous l'avons déménagé dans un appartement de la rue des Castellanes, au cœur de la cité. Il a ensuite été transféré sur le site du Terrain d'Aventure, 182 Boulevard Henri Barnier. »

“Aménager” la liberté

C'est donc en concertation étroite avec les enfants des trois cités que l'architecte-paysagiste, Dominique Le Fur, réalise en 1988 et pour le compte de la Ville de Marseille, les plans du Terrain d'Aventure. Conformément à la philosophie et au fonctionnement de l'association, de l'accueil libre à l'accueil structuré, il a découpé trois espaces, chacun étant dédié à des usages bien spécifiques :

« Une suite de “chambres vertes” pour le repos et l'intimité : un vaste terrain engazonné pour les jeux de ballons ; un terrain d'aventure en restanques, où des toboggans sont intégrés dans les pentes. Une estrade haute scellée sous les arbres existants offre une base pour la construction de cabanes. »¹

Au fil des ans, l'association aménage le terrain avec des jeux de qualité, en partenariat avec les autres structures du quartier, tout en faisant évoluer son équipement de loisirs au gré des normes de sécurité. Dix ans après la création et au prix de maintes démarches administratives et financières, un nouveau local en dur sort de terre pour remplacer l'Algeco qui faisait office de bureau. La petite vie du Terrain d'Aventure prend alors un nouvel essor...



Jacqueline : « Au départ donc, il n'y avait rien, c'était un terrain vague. La Direction des Espaces Verts a effectué des plantations d'arbres et de buissons de différentes espèces. Le terrain a été clôturé. Des gradins pour les manifestations sportives ou des interventions diverses ont été construits avec sur le dessus, une grande bache pour protéger du soleil et des intempéries (qui a ensuite été remplacée par un toit) ainsi qu'un bassin de 50 cm de profondeur. Tous les étés, il était mis en eau et vidé le soir pour éviter les accidents. Un mur d'escalade a été installé grâce

au soutien financier de la Fondation de France.

Enfin, les enfants avaient l'eau et la terre.

À ce commencement, la Ville avait installé des toboggans et un petit aménagement de jardin public avec des balançoires, des pas de géant et une structure de jeux. Elle en assurait la maintenance et la sécurité par conventionnement. Pendant les dix premières années, c'est un Algeco qui faisait office de bureau et de réserve pour le matériel du jardinier.

Christiane : « L'association Saint-André Loisirs Culture (SALC) a demandé une éolienne pour produire l'électricité nécessaire à l'Algeco dans la mesure où nous nous inscrivions dans une démarche écologique.

Christiane : Puis nous avons préparé un dossier d'investissement afin de construire un bâtiment en dur. En 1996, le nouveau local est sorti de terre.

Enfin, les enfants pouvaient se mettre à l'abri.

Christiane était au niveau le plus bas, les gradins au niveau intermédiaire, et le local en haut du terrain. Nous avons alors eu à accomplir toutes les démarches liées à la construction : permis de construire, recherche d'entreprises avec l'aide de l'architecte M. Santini et du service technique de la Ville (Rose Marie Hergual'ch et Marina Marine). En plus de ses tâches habituelles, le jardinier-gardien devait assurer les interventions sur les bâtiments, les équipements extérieurs et l'entretien de la végétation.

Christiane nous fait appel à l'équipe du Lycée professionnel de Saint-Henri pour l'installation électrique ce qui favorisait la création de lien social entre les enfants et les adolescents. Nous avons adapté le local au risque de vandalisme : pas de fenêtres, avec un éclairage par le haut et des grilles pour planter des végétaux, sur une surface de 40m². Il était

¹ www.tedimparis.com.fr

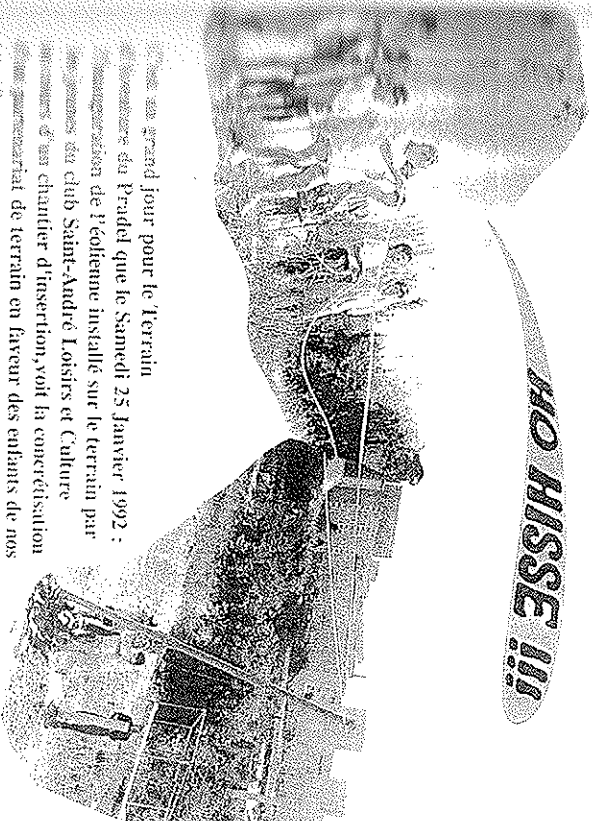
composé d'une pièce principale servant de bureau et de salle de jeux. Des sanitaires et une réserve pour le matériel du jardinier complétaient cet équipement.

En 1999, on a refait le mur d'escalade. En 2000-2002, une vraie piscine a remplacé le bassin grâce à une subvention d'investissement dans le cadre du DSU et le soutien de la Mairie de secteur en la personne de son secrétaire général, M. Idelovici. Les consignes étaient plus strictes : il fallait un espace fermé avec un sol souple tout autour pour éviter que les enfants ne glissent. Un local technique a été installé avec un système d'épuration de l'eau. Nous la vidions quand même le soir ».

Christiane : « Nous mettons un point d'honneur à proposer des jeux de qualité. Sur 20 ans, les normes de sécurité n'ont cessé d'évoluer. Nous faisons des demandes de financements en conséquence afin d'assurer la sécurité des enfants ».

DE BÉOLIENNE

HO HISSÉ !!!



Un grand jour pour le Terrain de BÉOLIENNE du Pradel que le Samedi 25 Janvier 1992 : inauguration de l'école installée sur le terrain par les jeunes du club Saint-André Loisirs et Culture. L'investissement de nos chantiers d'insertion, voit la concrétisation d'un matériel de terrain en faveur des enfants de nos communes.

Cette structure va servir de support au projet scientifique : les notions d'énergie expliquées aux enfants, montée en collaboration avec les jeunes de la Briarde et de l'Estaque dans le cadre d'un P.A.R.

Enfin, cette manifestation, nous avons reçu la visite de plus de 120 personnes de maternelle et primaire avec de nombreux jeunes du Club Saint-André. Les éducateurs de l'ADDAF, des représentants des établissements scolaires, des associations du secteur.

Chapitre 2 Un espace de vie : pour une liberté encadrée

Le terrain d'Aventure du Pradel naît à la fois d'une volonté politique forte et de la mobilisation d'acteurs sociaux et éducatifs intervenant sur le quartier. En plus de l'absence de structures de jeux traditionnels, il se présente comme une réponse au manque d'espaces et de lieux d'agencement pour les enfants et les jeunes qui prennent l'habitude de « squatter » parkings et caves, et à l'heure où les premières tentatives des habitants pour l'amélioration de la qualité de la rue ne font entendre. Le concept fait également écho aux réflexions des théoriciens. Nouvelles qui prônent le développement du corps et la suppression de certains interdits.

Le concept du terrain d'aventure est né au Danemark dans les années 60, au même moment de reconstruction. A Emdrup, dans la banlieue de Copenhague, un architecte paysagiste remarque l'intérêt que portent les enfants à la construction des maisons ainsi que leur propension à jouer en dehors des espaces de jeux consacrés. Il imagine alors un espace qui proposerait de recréer une « liberté encadrée ». Ce modèle se développe sensiblement au Danemark et quelques années plus tard, se retrouve dans les villes anglaises pour atteindre la France et l'Allemagne dans les années 60. Découvert sous différentes appellations, du « terrain bric à brac » à la « Plaine Robinson » en France, le concept est adopté en France dans les années 70



en moindre nombre : ici plus qu'ailleurs, ce nouveau modèle aura du mal à se maintenir dans la durée.

L'enjeu du Terrain d'Aventure du Pradel de sensibiliser les enfants à la nature et à l'environnement et l'accent mis sur les activités de jardinage et autres activités éducatives encadrées rejointement de la même manière l'idée du jardin partagé, déclinaison contemporaine des jardins familiaux. Le jardin partagé se définit comme un espace où l'on reçoit les écoles ou des structures éducatives pour favoriser l'éveil pédagogique, la pratique du jardinage, les spectacles pour enfants. Il se formalise par un contrat entre la ville et une association qui s'engage à entretenir l'endroit et à l'animer en échange de certains avantages en nature (utilisation du terrain, plantations, etc.).

A l'intersection de ces deux concepts, le fonctionnement du Terrain d'Aventure du Pradel propose un espace éducatif d'expérimentation et de liberté, en proposant à la fois des activités encadrées pour les groupes d'enfants (écoles, centre aérés) et un accueil libre et individuel donnant lieu à des échanges, des jeux, des apprentissages plus informels. Riche de ce fonctionnement à double visage, le terrain se voit rapidement approprié par les enfants et quelques parents du quartier.

Au cœur des cités et de leurs vicissitudes, l'équipe du Pradel « lute pied à pied contre la pollution du terrain » raconte Christiane, un risque inhérent à la définition même du Terrain d'Aventure qui privilégie la liberté d'appropriation et d'utilisation.

Fort de ses convictions, le Conseil d'Administration parvient à faire vivre le terrain pendant 20 ans en plaçant au cœur du processus, une équipe de deux salariés, faisant à la fois figure de jardinier-médiateur et de secrétaire-animatrice. Au fil des ans, jardinage, expériences météo,

réfectif, peinture, ateliers de fabrication en tous genres, spectacles et balade ont marqué la vie du Terrain et celles des enfants. La réussite et la complémentarité des partenariats créés sur le territoire ont permis au Terrain d'Aventure de bénéficier d'une longue et belle vie et de légitimer sa place au cœur du quartier.



Le fonctionnement à double visage : entre le formel et l'informel

Barbara Line : « L'espace est assez enclavé entre la cité de la Castellane, La Borde, le vieux quartier de Verduron et le groupe scolaire, offrant une vue magnifique sur Marseille. La situation géographique est intéressante car nous faisons le lien entre différents quartiers tout en permettant à proximité de l'école. L'accès était facile pour les trois familles et les enfants venaient à pied. C'était aussi un lieu de passage pour les personnes âgées en promenade. Les échanges étaient nombreux mais le lieu rendait accessible et sympathique les abords de la mer qui ne sont, en général, jamais très reluisants.

Il y avait toujours une présence sur le terrain par crainte du vandalisme et parce qu'un accueil était indispensable. Les habitants connaissaient le quartier, il était bien repéré dans le quartier. Souvent le matin, il y avait des seringues, des capotes, des canettes de bières, des restes de repas pour les grillades... Finalement, nous avions deux fronts de travail. Garder l'esprit de la structure en privilégiant un accueil pour tous, libre et gratuit. Et en même temps à visage humain. D'ailleurs, nous ne pouvions pas laisser les portails ouverts... Ils ont retrouvé leur usage et l'application du Plan Vigi-pirate.

Barbara Line : Les plus petits aimaient se réfugier dans le local, faire la sieste et simplement se reposer. Le bassin était pris d'assaut car les enfants de moins de six ans n'ont pas le droit d'aller à la mer avec les centres

ariés. Les jeunes du terrain de foot situé en contrebas venaient au local pour utiliser les sanitaires, boire, se reposer... C'était tout un complexe. Les enfants de moins de 12 ans venaient tous seuls. Tout était très spontané. Nous choisissons de faire primer le travail de prévention sociale sur le versement de la cotisation, ce qui nous a valu quelques frictions avec nos financeurs ».

Christiane : « Des choses étaient permises ici qui n'étaient pas permises ailleurs. Nous étions sûrement très utopistes. Nous avons lutté pied à pied contre la pollution de ce terrain. En créant une vie dans un endroit désert, nous gênions les trafics. La journée, le terrain était traversé par les enfants de l'école, et le soir, il était repriés en possession par les autres ».

Les usagers étaient-ils impliqués dans la gestion du lieu ?

Jacqueline : « Certains jeunes issus des "trois cités" ou des anciens élèves du LEP de Saint-Henri ont participé au CA, d'autres ont pu être embauchés comme animateur, aide-jardinier ou surveillant de baignade pendant les vacances ».

Christiane : « Plusieurs mamans ont fait partie du Conseil d'administration. Sur le terrain, certaines se sentaient responsables des autres mais l'investissement des familles restait un point difficile. J'avais pourtant l'impression que les mamans étaient plus confiantes à cette époque. Nous n'avons jamais eu de conflits avec les familles ».

Semer des graines de liberté : Des salariés et des activités

Les salariés, par leur présence et leur activité sur le terrain, sont des figures centrales et indispensables au bon fonctionnement du lieu, leur rôle alliant transmission et médiation sociale. Dès février 1989, l'embauche d'un jardinier et des intervenants ponctuels pour l'animation des ateliers. En 1997, la relève est assurée par Sémia qui occupe le double poste de secrétaire et d'animatrice et en 2004 par M. Maréchal, un nouveau jardinier qui endosse le rôle de médiateur.

Maréchal l'a souvent répété : « ce n'était pas l'école ». L'idée d'offrir « des interventions en appui aux activités d'enseignement »¹ avait longtemps et adultes tenait de son propre modèle, entre autorité et surveillance, pour une organisation « à la fois libre et encadrée ». Une présence constante du jardinier sur le Terrain contribue elle aussi à réguler les rapports sociaux et à freiner le vandalisme. Issu du monde de ce dernier est donc reconnu et identifié par les enfants ainsi que par leurs parents. Il fait figure de « repère » dans l'espace et dans l'organisation du lieu, permettant l'appropriation du terrain par les usagers, assistés par les membres actifs du Conseil d'Administration, des salariés participent à la circulation des informations pour relier le terrain au reste du quartier.



Christiane : « Sémia et le jardinier ont travaillé pour le Terrain pendant une dizaine d'années. Nous essayions d'être des "patrons responsables", nous les avons formés à l'informatique et à diverses activités en leur fournissant l'équipement adéquat. Nous avons essayé d'embaucher plusieurs cordes à leur arc. Les salariés étaient en priorité les gens du quartier. Cela faisait partie de notre philosophie ».

¹ *Revue de l'Éducation Académique*

Sémia, le parcours d'une secrétaire-animatrice

« J'avais entendu parler du terrain d'aventure alors que je passais mon BEP-CAP Secrétariat. Jacqueline Charmaison, qui était administratrice de l'association Saint-André Loisirs Culture, avait demandé à Pierre Flochel, un éducateur de l'ADDAP, de trouver quelqu'un pour assurer le secrétariat et l'animation du Terrain d'aventure. Il est allé voir mon directeur pour savoir s'il connaissait quelqu'un de sérieux pour travailler en tant que bénévole dans un premier temps. J'ai proposé mes services.

Auparavant, il y avait déjà une sociologue, Mme Dufresne, qui ne s'occupait pas du secrétariat mais qui aidait l'équipe à acquérir des méthodes de travail : montage de projets, mise en place de partenariats techniques et financiers, constitution d'un fichier de personnes ressources... Depuis 1988, l'association avait un agrément de la CAF qui lui permettait de recevoir les enfants dans le cadre d'un CLSH (Centre de Loisirs Sans Hébergement). Elle fonctionnait donc comme un centre aéré : les parents emmenaient directement les enfants au terrain et de nombreuses sorties étaient organisées. Quand je suis arrivée, le Terrain d'Aventure n'avait plus l'agrément qui était réservé aux centres sociaux et aux CAQ. Nous avons donc changé notre manière de fonctionner en devenant organisateur d'animations : nous recevions les centres aérés, les enfants étaient encadrés par leurs animateurs et je leur proposais des activités.

J'imaginai et préparais les animations, et en parallèle, je m'occupais du secrétariat et des dossiers de subventions : j'occupais deux postes. Je travaillais tous les jours au Lycée Professionnel Saint-Henri sauf le mercredi et pendant les vacances scolaires où je montais au Terrain pour assurer ma mission d'animation. Jacqueline Charmaison ne souhaitait pas que le secrétariat soit dans le local et qu'on me laisse seule là haut. Nous avons donc signé une convention avec le lycée

pour en tant que paiement dérisoire. Quand je suis arrivée, M. Tachouati travaillait déjà comme jardinier depuis trois ans. Il est parti à la retraite en 2004 puis il a été remplacé par Toubir Mecheri qui habite le quartier. Il a signé 1 CDD puis un CDI à temps partiel. Pour ma part, j'ai d'abord bénéficié d'un contrat Emploi Ville pendant cinq ans puis d'un CDI pendant deux ans. J'ai été licenciée en 2004 juste après le contrat puis réembauchée en 2007 dans la perspective d'un nouveau développement de l'association. Je n'ai eu que des contrats précaires : y a-t-il une volonté de l'Etat de pérenniser ces emplois ?

Le Terrain d'Aventure, c'était Notre espace. Un lieu de rencontres, de détente, un espace de verdure. Les adolescents venaient faire des sports de loisir sur le terrain. Il y avait beaucoup de va et vient. Ma fille a connu le Terrain d'Aventure quand elle avait deux ans. Elle y a beaucoup fréquenté : c'est un bon exemple de l'enfant qui a suivi le rythme du Terrain et qui ne s'ennuyait jamais. Par contre, il y avait des moments de suivi par rapport aux autres enfants. Ce n'était pas toujours des sorties d'une année sur l'autre. Nous ciblions les enfants de 3 et 12 ans, mais la plupart avaient entre 7 et 8 ans.

Notre association fonctionnait à temps plein, on affichait complet toute l'année. Nous avons accueilli jusqu'à 2000 enfants en juillet-août 2007. Le centre social de La Castellane ne pouvait pas accueillir tous les enfants de la cité alors les autres venaient au Terrain d'Aventure pour passer leur temps libre. Une journée était réservée spécialement aux enfants du quartier.

Les animations mises en place étaient liées à l'écologie, à l'animation. Notre objectif était de sensibiliser les enfants à l'écologie. Je n'avais aucune expérience dans ces domaines alors j'ai fait appel à un animateur qui a souscrit des abonnements à des revues et j'ai fait des ateliers de lectures. On adaptait les ateliers aux problématiques du quartier ou du moins, on essayait, avec nos petits moyens. Entre

temps, l'association a financé ma formation BAFA. Nous avons réalisé des peintures sur des pots, planté des bulbes, organisé des ateliers recyclage, étudié l'effet de serre, créé des herbiers, mis en place des parcours sportifs... Pour les temps calmes, nous faisons intervenir d'autres associations comme *Parole et merveilles* par exemple, qui proposait des contes.

Ce n'était pas les mêmes enfants quand ils étaient au terrain ou quand ils étaient dans la cité. J'étais là pour eux et ils le savaient. Ils ne faisaient pas n'importe quoi. C'est dommage qu'il n'y ait plus de structures de ce type. Leur comportement était différent car ils étaient à la fois libres et encadrés.

Quelles étaient vos « réussites » ?

Quand j'arrivais à attirer l'attention de quelques enfants sur le tri et le recyclage. Même si un seul enfant me disait : « je leur crie dessus chez moi quand ils jettent les piles à la poubelle », c'était une satisfaction ! Mais attention, nous n'étions pas l'école, je leur expliquais bien ça. Pour autant, nous mentionnons des actions en partenariat avec les écoles du quartier comme les journées « Santé Environnement ». Le terrain d'aventure était mis à la disposition des instituteurs ; de mon côté, je reprenais les thèmes que ces derniers avaient abordé pendant l'année. C'était intéressant pour moi et les enfants.

Aujourd'hui, je n'ai pas du tout envie d'y monter. C'est devenu une zone de non-droit. Le Terrain d'Aventure est situé entre la cité et des villas et je crois que c'était une bonne chose pour les riverains : on servait de rempart, on minimisait les risques de vandalisme alors qu'ils nous accusaient souvent des dégradations qu'ils subissaient. Le jardinier habitait le quartier, il était très respecté des enfants. Ça les empêchait des faire des bêtises ».

Des Actions éducatives et écologiques au coeur du quartier

Les activités, qu'elles soient organisées ou plus informelles, ont trait à la découverte de la nature : il s'agit de découvrir son utilité mais aussi sa fragilité, jouer avec les espaces et les éléments, agir autour de différents matériaux avec des outils de jardinage et des objets, s'exprimer de différentes manières, ne rien faire, parler entre enfants ou avec les adultes...

La vie du terrain est rythmée par les goûters et les fêtes. Même si l'implication des parents et habitants du quartier reste limitée dans la gestion et l'administration du lieu, ils viennent parfois sur le Terrain pour amener des gâteaux, discuter, pique-niquer... Ces temps sont importants puisque qu'ils amènent une présence plus marquée des adultes sur le terrain, d'où le plaisir des enfants de les accueillir sur un territoire qu'ils se sont appropriés, de montrer ce qu'ils ont fabriqué, de vivre un temps festif en dehors des habitudes quotidiennes.

Inséré dans un milieu de vie, le terrain d'aventure travaille en interaction étroite avec les autres structures du quartier, de manière complémentaire : centres sociaux, centres aérés, associations culturelles et socio-éducatives, lycées professionnels, écoles... C'est la seule condition qu'il peut être reconnu comme un équipement à part entière et asservir son fonctionnement dans la durée.



Interprétation : « A l'époque, nous avions plusieurs enseignants au Terrain d'Administration dont un qui était très passionné : les enseignants sur le terrain servaient de support pour faire passer autre chose en classe, au delà de l'amusement. Nous faisons des petites interventions comme, par exemple, une station météo et une éolienne.

Nous organisons des expositions sur l'écologie avec l'installation de panneaux en plein air : ces projets servaient de relais pour le travail des enseignants. Notre action était reconnue puisque le Terrain a obtenu, en 1995 et 2001, l'agrément de l'Inspection Académique nous reconnaissant comme association complémentaire à l'enseignement public "par des interventions pendant le temps scolaire en appui aux activités d'enseignement et par l'organisation d'activités éducatives complémentaires en dehors du temps scolaire". Nous avons également obtenu l'agrément au titre de la Jeunesse et de l'Education Populaire par le Conseil départemental de la Jeunesse, des Sports et des Loisirs des Bouches-du-Rhône en juin 2003.

De 1988 à 1992, le Terrain d'Aventure a reçu l'agrément de la CAF pour fonctionner en CLSH. Nous pouvions organiser des sorties pour des petits groupes sur des sites ou pour des manifestations spécifiques telles la fête du vent, le village des tortues, le festival du livre... Nous embauchions également des intervenants pour les ateliers avec les enfants. Ces derniers repartaient avec les objets qu'ils avaient fabriqués. L'association *Arts et Développement* qui organise des ateliers de peinture dans la rue en direction des publics des cités a proposé un projet de bancs écritoires ; réalisés avec la participation des élèves de la section Menuiserie du LPP La Cabucelle et ceux de la section Bâtiment du LPP Saint-Henri, ces bancs écritoires ont été installés sur le Terrain d'Aventure ainsi que sur la place de la Tartane dans la cité de la Castellane voisine. Nous avons travaillé avec les centres sociaux des trois cités (Castellane, Bricarde, Plan d'Aou), les CAQ (Centre d'Activités de Quartier) de Verduron, Saint Paul Roux, La Viste, Saint-Antoine, et même celui de la cité de La Renaude dans le 13e arrondissement. L'association "AMIEU" (Atelier marseillais d'initiative à l'écologie) avait intégré notre structure dans son parcours piétonnier visant à faire découvrir aux habitants les "recoins" du secteur. En 1991, nous avons fait appel à divers intervenants : l'apiculteur M. Becquart, deux animatrices en peinture Gisèle et Aline Isnardon,



Fête avec Pois Cassé, Juillet 1989



Opération Plantation, Décembre 1989



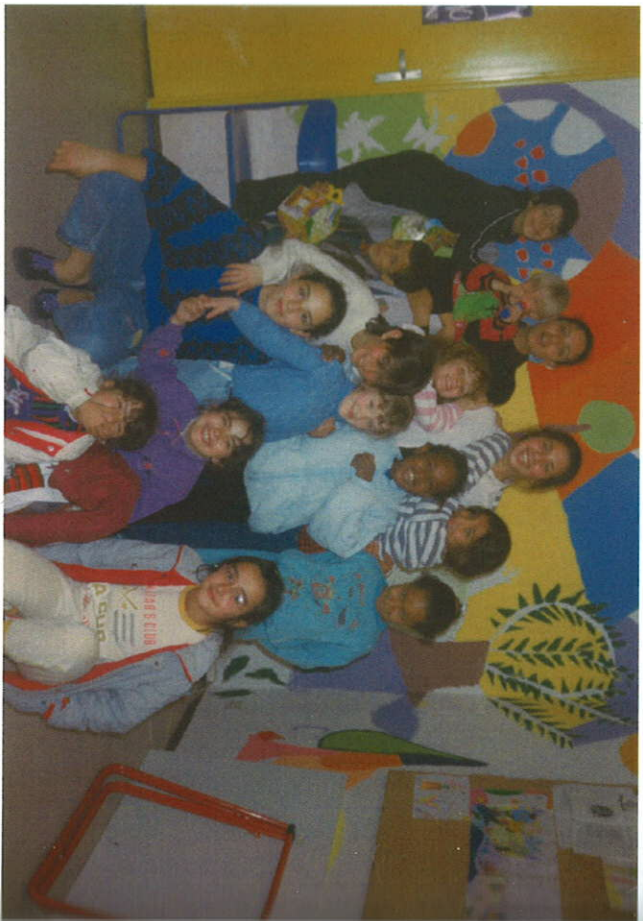
Initiation au jardinage, Décembre 1989



Réalisation de la fresque murale, Été 1989



L'Algéco, au pied de l'école communale, Décembre 1990



Jeux dans le local, Avril 1991



Accueil des enfants sur le terrain, Mars 1991



Le bassin, Été 1997



Réalisation de l'éolienne en partenariat avec le SALC Saint-André, Janvier 1992



Initiation à l'escalade, Décembre 1993



Vacances CAQ Verduron Bas, été 1996



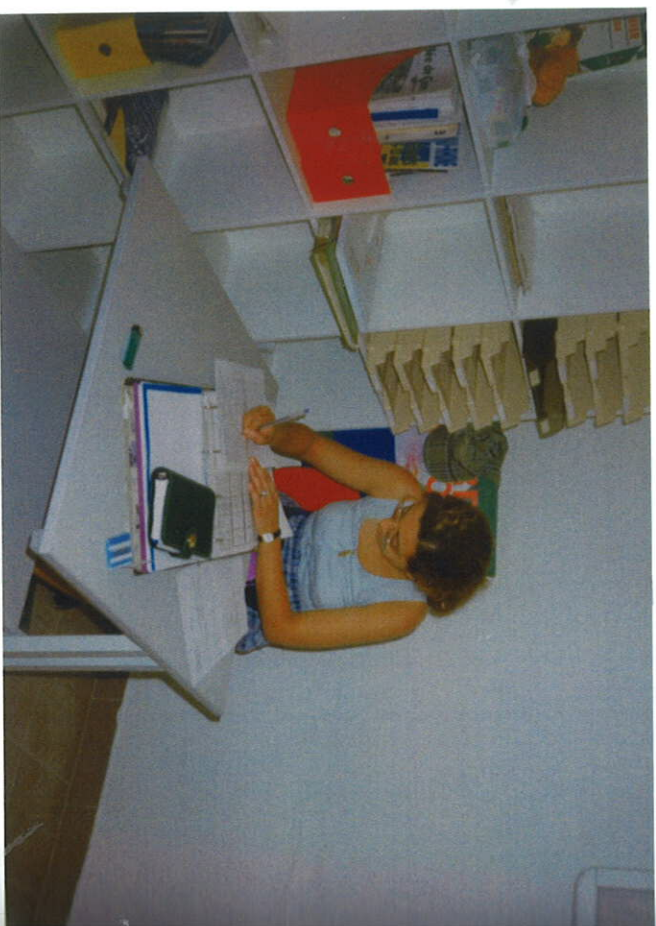
Chantier électricité avec les élèves de la section "BEP Electrotechnique du LPF Saint-Henri", 1996



Visite de M. Inglobert, Sous-Préfet à la Politique de la Ville, avec la présence de Mme Guillhem, 1997



Inauguration du nouveau local, Juin 1997



Sénia, Juin 1997



Réfection de la fresque fatiguée dans le cadre d'un atelier de peinture en partenariat avec Arts et Développement, Été 1999



Les "banes écrivaines" proposés par Arts et Développement et réalisés par les élèves de la section Mentisérie du LPP La Cabucelle et de la section Bâtiment du LPP Saint-Henri. Été 1999



Vacances de Noël 1999 avec les enfants du quartier de la Castellane



Gôûter de fin des grandes vacances, Été 2000



Séance de contes avec Parole et Merveilles, Été 2001



Peinture sur pots avec le CLSH de Consolar Mirabeau Demain,



Le bassin mis aux normes, Été 2002



Accueil libre et CLSH de La Bricarde, Castellane, Verduron Bas, France



Dernier atelier recyclage des déchets, Août 2008

le clown Pois Cassé, l'animatrice-bibliothécaire Eve Schmidt, etc.

Les centres sociaux louaient des cars pour venir se baigner l'été, jouer en toute sécurité. Par la suite, nous avons du enlever les pas de géant, les toboggans et les balançoires pour respecter les normes européennes de sécurité. Les derniers temps, les écoles venaient moins car le Plan Vigie Pirate imposait que les enfants des écoles soient seuls et dans des espaces fermés. Et puis quand les enseignants ont vu le local brûlé, ils ont cessé de venir ».

Christiane : « Nous initiions des projets artistiques pour l'épanouissement des enfants. Avec *Arts et Développement*, les enfants ont peint les fresques sur les murs du bungalow. Nous faisons venir des conteurs, des comédiens, nous organisons des journées festives. A une époque, nous accueillions entre 40 et 50 enfants par jour pendant la période estivale. La Mairie de secteur avait mis à disposition des moyens de transports pour les centres sociaux. Cette démarche émanait d'une volonté politique de s'impliquer dans l'Éducatif.

Dès le début, nous avons eu l'idée de faire un journal qui faisait le lien avec l'école et le quartier pour faire du terrain un endroit connu des familles. Je me souviens que j'allais l'imprimer à la maison des associations. Comme j'occupais le poste de secrétaire, mon rôle consistait à préparer certains dossiers et à faire de l'observation sur le terrain. Je pouvais ainsi me rendre compte de ce qu'il manquait et soutenir l'animatrice. J'ai de bons souvenirs des fêtes et surtout de l'inauguration. En été, en tant que simple observatrice curieuse, j'avais plaisir à regarder les enfants s'amuser dans le bassin.

Nous avons beaucoup travaillé pour monter les projets, on servait à quelque chose je pense. Peu d'associations ont duré aussi longtemps dans ces quartiers. Le LEP Saint-Henri où Jacqueline Charmaison était assistante sociale jouait un rôle très important. Les élèves ont fabriqué des bancs et venaient également réparer les quantités de petites

dégradations dont nous étions victimes. Le terrain d'aventure devenait le prétexte de projets professionnels pour les élèves. Le directeur du LEP était moteur, suivi par les professeurs d'ateliers. Il s'était créée une véritable synergie grâce à toutes ces personnes intéressées par le projet. La CAF finançait des « Bons Journées » pour permettre aux enfants de participer à nos activités ».

Séminia : « Nos activités venaient compléter celles du centre social. Nous étions tous complémentaires. *Arts et Développement* qui propose des activités de peinture dans la rue venait une fois par semaine pendant l'été. Il y avait tout une dynamique autour du terrain d'aventure en particulier avec le LEP qui exécutait des petits chantiers de maçonnerie. D'autres utilisateurs venaient s'ajouter à la liste, ce partenariat fonctionnant sur le mode conventionnel.

Le Terrain était le seul lieu de verdure au milieu du béton. Il me semble que nous sommes la seule structure de ce type à Marseille qui ait tenu plus de 20 ans. Il y avait une forte solidarité entre les différentes associations ; je crois que c'est grâce à la qualité de ce partenariat que nous avons duré plus longtemps qu'ailleurs ».

Arts et Développement : Un partenaire en affinité

Loïc Chevrem-Breton, Administrateur du Terrain d'Aventure et fondateur de l'association Arts et Développement.

Comment est née votre collaboration avec le Terrain d'Aventure ?

A l'époque, j'étais directeur de l'association *Arts et Développement* que j'avais créée en 1990. Nous avons d'abord commencé à travailler à Font-Vert puis, sur demande du bailleur social Unicil, à la cité de La Castellane à partir de septembre 90. Nous avons initié des ateliers de

Petite histoire d'Arts et Développement

Par Loïc Chevrem-Breton

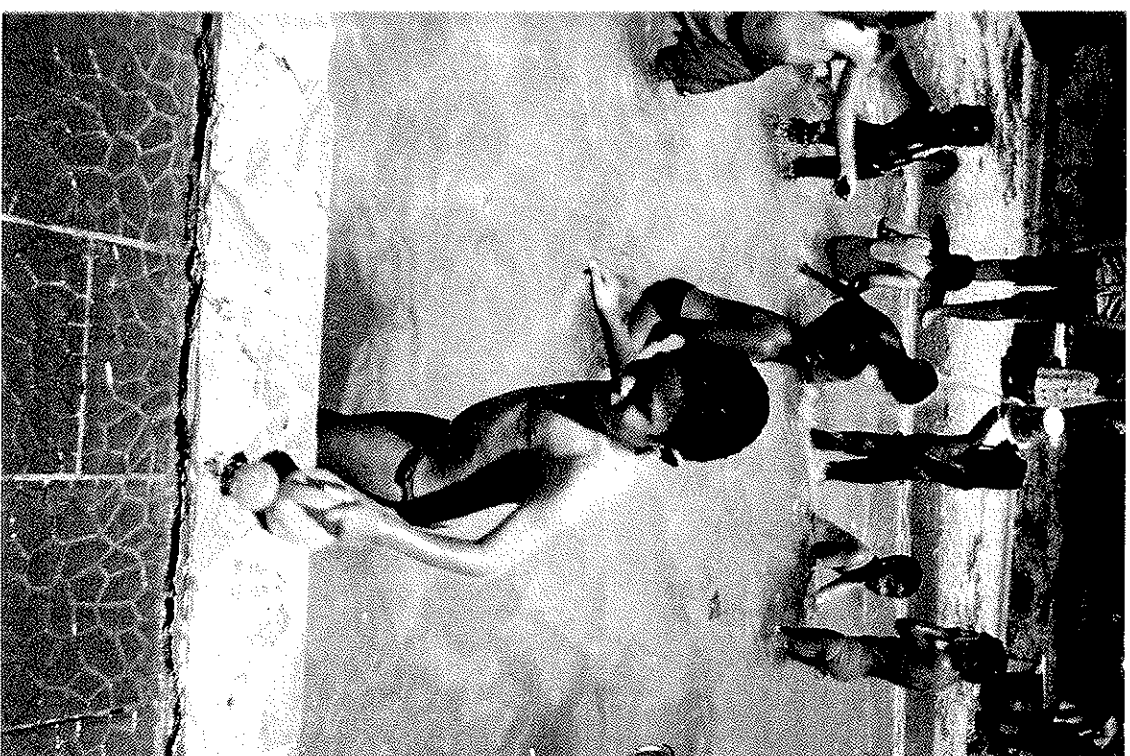
"L'idée est de se rendre disponible pour les habitants des grands ensembles sous la forme d'un rendez-vous de peinture. Nous rentrons en relation en majorité avec des enfants. L'équipe est constituée de quatre ou cinq personnes dont un artiste et un animateur détaché d'un centre social. D'autres viennent se greffer au groupe tels que des stagiaires, des bénévoles ou toute personne trouvant un intérêt à vivre ce moment là avec des enfants. L'atelier est régulier et a lieu toutes les semaines. Par principe, nous travaillons dans la rue, au pied des immeubles, à même le sol ou sur un muret... Nous formons les animateurs et les artistes et nous les aidons à tenir le choc pour travailler dans ces conditions. Ils doivent mettre en place des outils de gestion de projets, se fixer des objectifs et être capables de les suivre. L'artiste doit lui aussi concevoir son propre projet en s'adaptant aux besoins du quartier, mais, à sa manière. C'est pour cette raison que l'on prend des notes d'observation, des photos, documents à la base de toute réflexion.

Je m'explique la création de l'association a posteriori. Le projet d'Arts et Développement est issu d'un croisement de plusieurs cultures : J'ai d'abord été ingénieur puis permanent d'ATD Quart-Monde pendant 10 ans. ATD Quart-Monde favorise l'accès à la lecture en travaillant dans la rue et en ciblant les familles les plus exclues. De mon côté, je voulais appliquer la même idée mais sur un champ qui m'intéressait personnellement, la peinture. J'ai donc intégré les Beaux-Arts et je me suis formé. Pendant dix ans, nous avons testé la formule à Font-Vert et Saint-Joseph puis à la Castellane et la Bricarde. Au début, c'est nous qui imposions cet évènement puis nous avons glissé vers l'idée que les centres sociaux s'approprient la démarche. Nous sommes restés entre 10 et 12 ans à la Castellane, puis nous sommes partis parce que le centre social n'était pas intéressé. Or, il nous est impossible de continuer à travailler de façon permanente dans un quartier si un relais n'est pas assuré."

peinture en nous rapprochant du centre social. Ce dernier n'était pas tourné vers ce genre de pratique, mais nous nous sommes et avons des échanges réguliers. Parallèlement, nous avons collaboré avec le Lycée Professionnel Saint-Henri où nous avons rencontré Jacqueline Charmaison. C'est de cette rencontre qu'est né notre partenariat avec le Terrain d'Aventure, le plus naturellement du monde puisque nous avons cette même idée de travailler dehors, dans la rue, en accueillant librement tous ceux qui venaient. Nous avons la même analyse du terrain et des objectifs en affinités. Nous procédions de façon souple et innovante : « Aventure » n'est pas un mot amodin. C'est la liberté, l'espace, le jeu...

Nous avons d'abord développé un projet avec le Lycée Professionnel : la réalisation de mobilier urbain fabriqué par les jeunes du quartier. Ces « bancs-tables » permettraient à la fois aux enfants de l'atelier de rue de travailler et aux habitants de s'asseoir. Cette collaboration nous a amené à organiser nos rendez-vous de peinture au Terrain d'Aventure parce que ce dernier n'avait pas cette spécificité d'accueillir les artistes. Il proposait davantage des activités d'animation classiques et du jardinage. A plusieurs reprises, nous sommes intervenus l'été avec l'équipe du Terrain d'Aventure. La peinture, en plus du plaisir que l'on prend individuellement à la pratiquer, pouvait être un prétexte de rencontre : on se regroupe, on parle, on joue... Nous avons également fait venir des comédiens, des artistes issus de différentes disciplines. L'idée était de travailler de façon pertinente, proche des gens. C'était un moyen de proposer un contact direct fait de spontanéité et de régularité, en suivant une démarche différente mais complémentaire de celle du centre social. Par exemple, je me suis rendu compte que certains enfants qui avaient participé aux ateliers de peinture étaient mieux armés pour pratiquer d'autres activités artistiques comme le théâtre (proposé ultérieurement par le centre social) : ils avaient déjà pratiqué une forme de culture, ils avaient rencontré des artistes, réfléchi, écouté. D'une façon générale, nous essayions de tirer les centres

sociaux vers les pratiques de rue ; le fait d'être deux associations sur le même territoire avec cette optique avait plus de pertinence.



Témoignages d'enfants qui fréquentaient le Terrain d'Aventure

Extrait de la Gazette du Terrain d'Aventure n°17

Je viens au Terrain d'aventure
des jeux et c'est pour tout le monde.
Dans une petite maison il y a des tables et... on
fait des activités,

Koa Bentane 10 ans.

Je viens au Terrain d'aventure parce-que il
y a une animatrice qui nous fait faire des jeux
elle est très gentille. Elle s'appelle Jémia.

Basil Ynguid 9 ans

Je viens bien à ce parc il y a des
jeux tout jours et les professeurs et les
jeux.

Rabah Mervil 7 ans

Je viens bien au parc. Il y a des jeux des
jeux au parc. J'adore et il y a des
jeux. Je viens parce que il y a des jeux
jeux.

Reimad LITABI 11 ans

Chapitre 3 Militants : fin du Terrain, fin d'une Époque

Le vandalisme quotidien et la précarité des moyens n'ont guère entravé l'énergie collective du Pradel. Pourtant, l'incendie de 2003, l'hostilité des riverains, les divers problèmes politiques ont sonné le glas de l'aventure par un désengagement progressif des pouvoirs publics. Incendie, projets de délocalisation, retrait ou changement de parenaires financiers, bail emphytéotique, projet immobilier : autant de directions contraires, de rumeurs et de contraintes administratives qui ont essouffé les porteurs du projet. Il est pourtant l'un des rares terrains d'aventure à avoir perduré aussi longtemps en France. Pourquoi ce modèle n'a-t-il pas tenu ? Précarité des moyens, équipement soumis aux volontés politiques locales, crainte du voisinage par rapport à la liberté que pouvait représenter le terrain, difficulté de reconnaissance maisque délicate quantification des résultats, modèle obsolète par rapport aux besoins du territoire ?

Jacqueline, Christiane, Sénia et Loïc nous racontent la fin de l'aventure.



Séance de contes par l'association "Parole et Merveilles"

Les riverains, l'incendie et les exigences des pouvoirs publics

Jacqueline : « L'incendie est parti de l'intérieur une nuit de septembre 2003. Le local s'est littéralement consumé. C'est un cocktail molotov qui a été envoyé par une fenêtre. Les cloisons internes ont fondu. Nous avons malgré tout essayé de maintenir certaines activités. Le dernier atelier a eu lieu en 2008. A cette époque, les gamins venaient encore tout seuls pour pique-niquer et jouer avec les jeux restés en place. Le gros écueil pour une telle structure, c'est le vandalisme. Une lutte de tous les jours, pied à pied. Après l'incendie, bien que ses issues aient été murées à plusieurs reprises, le local a été squaté par un groupe de jeunes qui, en un week-end, y avaient installé une buvette. La situation a été réglée avec l'aide du directeur du centre social voisin de La Castellane. Nous étions à la merci du moindre dérapage. Les vélos, les scooters, c'était difficile de les chasser. Mais de manière générale, les habitants respectaient la structure. La preuve : pendant 20 ans, nous avons tenu le coup. L'incendie était un geste isolé. C'est une poignée de jeunes qui mène la ronde pendant que tous les autres ne demandent qu'à vivre en paix. C'est malheureusement pour ça qu'un quartier est identifié et prend une mauvaise réputation.

A côté du Terrain d'Aventure, se trouvent un jardin public et un ensemble de petites villas dont les occupants supportaient mal les allées et venues des utilisateurs de notre structure. Ils fermaient les portails d'accès Boulevard Henri Barrièr accusant nos enfants des actes de vandalisme commis par d'autres. Plus tard, d'autres maisons ont été construites sur les parcelles situées au dessus du Terrain d'Aventure. A l'abri derrière de hauts murs, ces nouveaux habitants n'ont pas hésité à nuire à notre équipement en comblant une source en amont du Terrain provoquant ainsi la mort d'une partie de la végétation.

Sur le plan financier, la CAF avait révisé ses objectifs et a cessé d'apporter son soutien au Terrain d'Aventure. A l'époque, le maître mot était « co-financement », pourrant le Fond d'Action Social s'est également retiré du projet sous prétexte que nous avions trop de financeurs ! Le soutien de la Mairie centrale, lui, s'est arrêté en 2001. En septembre, nous avons reçu un courrier de la Mairie de secteur qui nous annonçait que, dans le cadre du transfert des espaces de moins de 3500 m², elle devenait gestionnaire du terrain. Et comme les maires de secteur ont des budgets limités, notre subvention a été divisée par deux. Le poste d'animatrice a toutefois été maintenu par une convention renouvelable tous les ans. Nous avons commencé à souffrir. Heureusement, nous avons provisionné d'éventuelles dépenses imprévues : nous étions une association très économe. Et cela grâce à la gestion rigoureuse de notre trésorière, Mme Castel, à qui nous avons quelquefois fait faire des cauchemars... Nous avions une convention renouvelable tous les ans avec la Mairie d'arrondissement. Il fallait se battre pour percevoir notre subvention. Ses services venaient contrôler l'entretien du terrain. Comme nous étions chargés de l'entretien de la structure mais pas des abords (c'était la responsabilité de la Régie de quartier), nous étions pris entre deux feux.

Nos problèmes étaient liés à des raisons politiques mais aussi aux terrains qui voulaient la paix et qui allaient se plaindre aux élus du secteur. En 2001, nous partions avec une convention plus fragile et en septembre 2003, le local a été détruit dans l'incendie criminel. Il est devenu totalement inutilisable. Pour les services de la Politique de la Ville, soit on rasait, soit on réhabilitait. La deuxième solution a été adoptée. Dans l'année qui a suivi, la subvention d'investissement a été rapidement votée pour la réhabilitation du local mais avec une clause suspensive. La condition était de signer un bail emphytéotique avec la Mairie de Marseille (ce qui signifie que nous portons toutes les responsabilités juridiques, pénales, etc.). Nous sommes allés voir des juristes, les services du Patrimoine de la Ville, un notaire... Les

démarches ont duré encore plus d'un an. Pendant ce temps, le local était squatté. Plus le temps passait, moins il y avait d'actions : nous étions désolés de voir les choses se défaire. Nous avons dû licencier l'animatrice et réduire le temps de travail du jardinier. Il a pu assurer l'entretien des espaces verts pour que les familles puissent profiter du terrain. A ce moment là, nous avons connu une grosse rupture dans nos activités.

Fin 2007, le bail est prêt, la date est fixée pour la signature. Mais ayant appris qu'un projet immobilier prévoyait la délocalisation du Terrain d'Aventure, l'Association n'a pas signé le bail. Etant donné la précarité de la situation, la charge de responsabilité et le manque de précisions concernant le projet immobilier, nous ne pouvions pas continuer l'aventure.

Parallèlement, je suis partie à la retraite en 2003. J'avais contacté différentes personnes pour prendre la relève. Le Centre social était d'accord pour gérer le lieu. C'était parfait : il était situé à proximité du terrain. Après l'incendie et les problèmes de bail, il est revenu sur sa décision. Vu le contexte, on ne peut lui en vouloir.

Le Conseil d'Administration a engagé la procédure de fermeture de l'association. Parce que la situation s'était dégradée et qu'il n'y avait pas de repreneurs. Et comme nous étions un Conseil d'Administration « vieillissant », nous n'avions plus le choix. Si le centre social ou quelqu'un d'autre s'occupe de la délocalisation du Terrain d'Aventure, tant mieux, ça voudra dire qu'on aura semé la bonne graine.

Quand nous avons été vandalisés, nous avons perçu une aide au redémarrage de la Ville et de la Région pour reprendre le poste de Sémia notre animatrice, en 2004 ou 2005. Nous avions repris espoir. Tout était prévu pour une reprise d'activités mais le projet immobilier ce fut le coup de grâce. L'Association ne voulait et ne pouvait pas repartir de zéro ».

Sémia : « Il nous fallait des financements supplémentaires pour le fonctionnement. Nous avons déposé plusieurs dossiers de droit commun auprès des partenaires institutionnels, au DQVP (Direction de la Qualité de Vie Partagée). Le centre social s'était engagé à reprendre le terrain avec ses salariés. Mais avec cette histoire de bail emphytéotique, ça devenait trop compliqué, d'autant qu'ils devaient gérer une salle omnisports en même temps. Pour nous, la situation devenait difficile sachant qu'il n'y avait pas de repreneurs. Nous avons des financements pour la reconstruction et les travaux mais pas pour le fonctionnement.

Sur le plan associatif, notre Conseil d'Administration était composé de personnes du secteur, actifs pour la plupart, et qui passaient beaucoup de temps au Terrain d'Aventure : il était difficile de le renouveler.

Depuis 1989, nous étions financés par la Politique de la Ville. Au fil du temps, les subventions ont baissé. On nous disait de chercher d'autres financements mais comme nous étions soutenus par la Politique de la Ville, nous ne pouvions pas prétendre à d'autres subventions de droit commun. Nous n'avons aucun regret, nous avons tout fait pour sauver l'association ».

Christiane : « 20 ans de bénévolat, c'est long. C'est grâce à la synergie des partenaires que nous avons tenu le coup. Nous avions une forte volonté de faire mais nous étions confrontés à divers problèmes politiques. Même si les financements ont été maintenus jusqu'à la fin, nous ressentions un sentiment d'incohérence entre les différents partenaires. Par contre, les enfants, toujours présents, réclamaient qu'on s'occupe d'eux et les structures partenaires, qu'on les receive.

Contrairement à Jacqueline Charmaison qui a un caractère de tempéressuse, j'étais plutôt du style « circonspecte ». Et à la fin, il fallait véritablement être vigilant ».

Loïc : « C'était très triste. Nous étions plus forts à plusieurs ; nous nous sommes sentis orphelins. D'ailleurs, nous ne sommes pas restés à la Castellane. Le centre social n'était pas preneur, nous n'étions pas dans sa culture. Le Terrain d'Aventure était lié au site de la Castellane, il ne pouvait pas aller ailleurs et créer d'autres formes de collaboration. De notre côté, nous avons tiré la conclusion suivante : si nous comptons sur nos seules forces, nous allions nous épuiser. Nous sommes partis de la Castellane au bout de 10 ans.

L'idée du terrain d'aventure est excellente. C'était vraiment une « aventure » pour les enfants. Le projet était porté par des gens proches et motivés qui y croyaient. Tant qu'ils avaient l'énergie, tout a fonctionné mais à la fin, sans perspective de relais, les interlocuteurs ont fini par se laisser. Ils ont survécu car ils étaient dynamiques, parce que l'idée était belle. C'était très intéressant d'embaucher un habitant du quartier comme jardinier.

Malheureusement, il leur fallait supporter la charge de locaux et les questions administratives complexes et longues qui en découlaient. Comme l'équipement du Terrain était exposé, il était souvent abîmé ou détruit. Il fallait faire les réparations, trouver des financements... Je me souviens de situations désespérantes... ».

Une époque militante en transformation

Lorsque le Terrain d'Aventure du Pradel voit le jour, une multitude d'initiatives en matière d'animation socio-culturelle fourmillent dans les banlieues françaises. Elles sont nées de différents mouvements de militants sociaux, engagés pour une meilleure vie dans les cités. Dès les années d'après-guerre, les premières figures militantes, souvent issues du catholicisme social et du syndicalisme ouvrier, émergent en réponse à l'urgence sociale de milliers d'arrivants qui s'entassent dans les bidonvilles. Peu après et au cœur des immenses cités récemment construites, d'autres vocations militantes issues de différents mouvements, vont naître puis se succéder ou se côtoyer. Quels que soit leurs positions ou les groupes dont ils sont issus, les militants sociaux obéissent à une seule utopie, celle du « vivre ensemble ». Les ouvriers et employés, premiers habitants des cités, se battent pour la mise en place d'équipements de première nécessité (école, transports publics, etc.) puis pour la création d'espaces où les gens peuvent se rencontrer. La fin des années 60 est marquée par le développement des équipements socio-culturels de quartier, encouragé par la politique volontariste du maire de Marseille, Gaston Defferre. Dans les années 70 et le début des années 80, on voit apparaître de nouveaux militants issus des mouvements de gauche et antiracistes mais aussi des écoles de travailleurs sociaux et d'animateurs qui s'inscrivent dans une démarche plus professionnelle de par leur diplôme. Leur action se concentre sur les enfants d'immigrés et sur la mise en place de nouveaux équipements. En favorisant l'expression des enfants et des jeunes par le militantisme associatif et l'animation socio-culturelle, ils participent à rendre visible ceux que l'on appellera les « beurs » ou la « génération banlieue » qui prendront le relais par la suite. A ce moment-là, le nombre d'initiatives à vocation sociale ou culturelle est considérablement multiplié. Ces jeunes issus de l'immigration essaient bien souvent de faire carrière dans ces structures mais restent confinés à un statut

précaire. Parallèlement, les procédures liées aux politiques de la ville poussaient les associations d'animation à se professionnaliser. L'énergie créatrice et spontanée qui marque cette période s'amenuise peu à peu. La Politique de la ville avance progressivement vers un fonctionnement technocratique faisant se transformer le phénomène militant, qui adopte alors de nouvelles formes loin du bénévolat pur et dur.

Les parcours de Jacqueline, Christiane et Sémia, marqués par leur implication bénévole et professionnelle et leur forte volonté de changer les choses, s'inscrivent dans ces différentes générations de militants sociaux. Chacune d'elle laisse derrière elle un engagement militant caractéristique d'une époque, mais dont les transformations progressives ont laissé une envie d'agir et « d'aller au charbon » un peu moins prégnante ou du moins plus difficile d'accès pour les nouvelles générations. Aujourd'hui, la relève du Conseil d'Administration n'est malheureusement plus assurée.

Les trois témoins évoquent ici leurs parcours personnels, leurs espoirs et leurs désillusions tout en revenant sur l'évolution des métiers du social et de l'éducatif.



Jacqueline : « Au départ, la cité de La Castellane accueillait beaucoup de fonctionnaires, des ouvriers des Tuileries, de Procter et Gamble, des Raffineries Saint-Louis, surtout des actifs. Elle a également permis de reloger une partie des gens venus d'Algérie. Avant d'arriver dans ces cités, les algériens habitaient des bidonvilles : à l'Îlot Chieusse de la rue Pasteur, sur la falaise de l'Estaque, à la place du carrefour du Merlan, etc. A l'époque, je devais avoir 22 ou 23 ans, et quand on me voyait arriver avec mon petit cartable, on m'interpellait en criant : « Bonjour Madame, qui vous cherchez ? ». Ces habitants ont d'abord été logés à l'horizontale puis à la verticale avec toutes les difficultés que cela sous-entend. Avec ma collègue de la CAF, nous allions prendre des cours d'arabe pour apprendre le b.a. ba du vocabulaire. Les mères de familles ne parlaient pas français. Ce fut un choc.

Tant qu'il y avait des usines, il y avait des emplois. Dans les familles, les parents travaillaient. Aujourd'hui, c'est différent, les jeunes arrivent en retard à l'école : le chômage aidant, plus personne ne se lève à la maison sauf la mère qui va faire des ménages. Nous n'avons pas prévu certaines choses. On n'a pas compris, on n'a pas vu : au fur et à mesure, j'ai changé d'attitude par rapport à certains problèmes. Par exemple, la question de l'autorité est différente d'une culture à une autre : ce n'est pas la femme qui l'a, en tout cas en apparence. Il y a une façon d'aborder les gens et leurs problèmes. Toujours avec du respect. Parce que c'est quelque chose qui se sent. Au départ, il y avait beaucoup de culpabilité liée à la colonisation et on a essayé de faire amende honorable mais je pense qu'il fallait traiter tout le monde pareil qu'on soit du Limousin ou de Bab el oued. Ce que je dis est un peu schématique. En tout cas, ceux qui étaient particulièrement fragiles n'ont pas su s'adapter et nous non plus. Il y avait de l'incompréhension de part et d'autre.

J'ai fait toute ma carrière dans les quartiers Nord de Marseille. Jamais je n'aurais pensé faire du travail social de cette manière là, il a fallu

faire avec beaucoup d'autres composantes. Nous n'étions pas du tout préparés. C'est sûr, nous avions appris les schémas mais sur le terrain, nous nous retrouvions souvent désarmés.

A La Castellane, il y a quatre logeurs différents et c'est difficile de coordonner les actions. Ils ont réhabilité les cages d'escalier maintes et maintes fois. Au Plan d'Aou, des programmes de réhabilitation ont été réalisés avec la construction d'immeubles à un étage. La Bricarde a été beaucoup rénover. Malheureusement, les familles ont avant tout des soucis de survie : il y a beaucoup trop d'économie souterraine.

Sur les quartiers, c'est vrai que l'on voit des choses que l'on ne voyait pas avant. Il y a une pression maintenant. Il faut refuser de monter qu'on a peur. Dans mon travail au lycée, j'ai toujours fait passer le fait qu'il y avait des limites sur ce qui se fait, ce qui ne se fait pas. Et j'étais davantage respectée.

J'ai vu la naissance des centres sociaux et les premières expériences menées à Lyon, Givors, Grenoble... On construisait des villes artificielles autour des pôles industriels pour accueillir la main d'œuvre en provenance des campagnes et de divers pays. C'est l'histoire de Sarcelle et de la « sarcellite ». Par les centres sociaux, on a essayé de susciter, de créer, des espaces et des activités conviviales. Peut-être qu'il faudrait inventer autre chose aujourd'hui. Peut-être même que le modèle du Terrain d'Aventure n'était plus adapté non plus. En même temps, je pense qu'on aurait continué si nous n'avions pas rencontré tous ces obstacles.

Comment en êtes-vous venue à exercer le métier d'assistante sociale ?

Je suis issue d'une famille d'ouvriers employés à la manufacture Michelin à Clermont-Ferrand. Je me disais « il y a trop d'injustices ». C'était ma période Don Quichotte ! En fait, notre métier est issu

médical. Avant, c'était les associations caritatives qui remplissaient cette fonction (en particulier les religieuses de « Saint Vincent de Paul ») puis le Diplôme d'Etat de Service Social a été créé en 1932. Au départ, on les appelait les « infirmières visiteuses », elles allaient surveiller les malades sortis d'hôpital (tuberculeuse, maladies vénériennes...). Ensuite, la profession a évolué et a changé d'objectif. La psychologie est arrivée puis la sociologie quand on a compris que l'individu n'était pas tout seul dans son environnement puis enfin l'économie. En effet, aujourd'hui le social passe beaucoup par l'insertion économique. L'idéal de notre profession, c'est de disparaître. Ce ne sera pas pour demain. La dernière étape, c'est faire du travail social à l'international du côté du Maghreb et des pays de l'Est. Nous, nous allions voir au Canada et en Suisse comment ça se passait. C'est la roue qui tourne.

J'ai commencé ma carrière d'assistante sociale au Service social de sauvegarde de l'Enfance auprès du Tribunal pour Enfants de Marseille. Pendant sept ans, j'ai rencontré tant de familles vivant dans des situations d'extrêmes misères matérielles et morales que l'idée de pouvoir agir en amont me tenait. Lorsqu'un poste au Service social de « Formation et Métier » m'a été proposé, j'ai tout de suite adhéré à l'objectif de cette association : la formation est un outil majeur de lutte contre l'exclusion. Pendant plus de trente ans, j'ai mis toute mon énergie au sein des équipes éducatives et en lien avec les intervenants extérieurs, pour que ces adolescents appréhendent leur avenir dans les meilleures conditions possibles.

Aujourd'hui, je fais partie du Conseil d'Administration de l'Institut des Travailleurs Sociaux (l'ITM) ce qui me permet de suivre l'évolution des métiers du social.

Il a été le même militantisme aujourd'hui chez les travailleurs sociaux que à l'époque où vous avez commencé ?

La précarité dans le monde du travail touche aussi les travailleurs

sociaux. On les « délocalise ». Les subventions fondent, parfois même on licencie. Le problème touche tout le monde. Ils ont moins envie de s'impliquer dans du bénévolat. Le climat n'est plus du tout le même ».



Christiane : « Aujourd'hui, rien n'a changé. Les enfants sont toujours au pied des immeubles. Je suis originaire de ce quartier et il n'a fait que se dégrader. Saint-Henri était un quartier d'ouvriers avec ses tuileries et des bidonvilles. Marins et dockers habitaient là.

C'est un autre monde, sans pour autant être un ghetto : les immeubles sont pleins de gens et remplis d'enfants ! Toutes les actions sont utiles mais comment les amener et les maintenir ?

Quel a été votre parcours ?

J'ai passé dix ans dans le primaire, dix ans dans les classes de transition, dix ans en classe de maternelle et dix ans en tant qu'animatrice ZEP. J'ai beaucoup appris. J'étais directrice de l'école de Saint-Henri quand j'ai été déchargée pour l'animation de la ZEP, d'abord à mi-temps puis à temps complet. Ma fonction était de coordonner les actions sur cette zone en donnant la possibilité aux établissements d'être financés sur de nouveaux projets. Les ZEP ont été créées deux ou trois ans avant que je prenne mon poste. Ce sont des zones délimitées dans le périmètre du Développement Social des Quartiers auxquelles participent l'Education Nationale, la CAF et les différents parents socio-culturels et sanitaires.

La formation des ZEP a eu un impact intéressant sur les parents du quartier. L'école a gagné en ouverture. Les gens étaient heureux de voir que les enfants participent à ces nouveaux projets présentés à eux sous forme d'expositions. Ainsi, les parents ne portaient plus ce regard critique sur l'école. Une école qui montre ce qu'elle fait

d'avantage confiance.

Aujourd'hui, les adultes ont peur des enfants : il faut trouver des réponses collectives et soudées ».



Sénia : « Je suis arrivée là par hasard. C'était mon premier vrai emploi même si j'avais d'abord travaillé trois ans à l'usine. Je ne connaissais ni le bénévolat, ni le monde associatif et sa mission de service public. Mme Charmaison m'a beaucoup appris avec beaucoup de patience et d'intérêt. Au début, ce n'était qu'un simple travail puis c'est devenu un véritable engagement. C'est pour cette raison que je suis restée. J'y ai trouvé un autre motif que celui de gagner ma vie. Nous agissons dans l'intérêt des enfants. Même si le Conseil d'Administration tenait son rôle d'employeur, nous étions vraiment une équipe qui faisait avancer les choses. Il y avait beaucoup de confiance entre nous, on arrivait à faire ce pourquoi on était là. Malgré la précarité de ma situation, c'est cette confiance et cette reconnaissance qui me donnaient envie de continuer. C'était agréable, ça donnait de la force. J'y ai mis beaucoup d'affection. Quand les pompiers m'ont appelé pour m'annoncer que le local avait brûlé, je leur ai répondu : « Non, vous vous trompez ! ». Je n'arrivais pas à le croire. Pourquoi ont-ils fait ça ? C'est criminel. Etais-ce un acte gratuit ? Je ne sais pas... Nous n'avons jamais eu de soucis avec les habitants de la cité. Je me sentais vraiment à ma place. Les enfants, je les connaissais, je les voyais tous les jours.

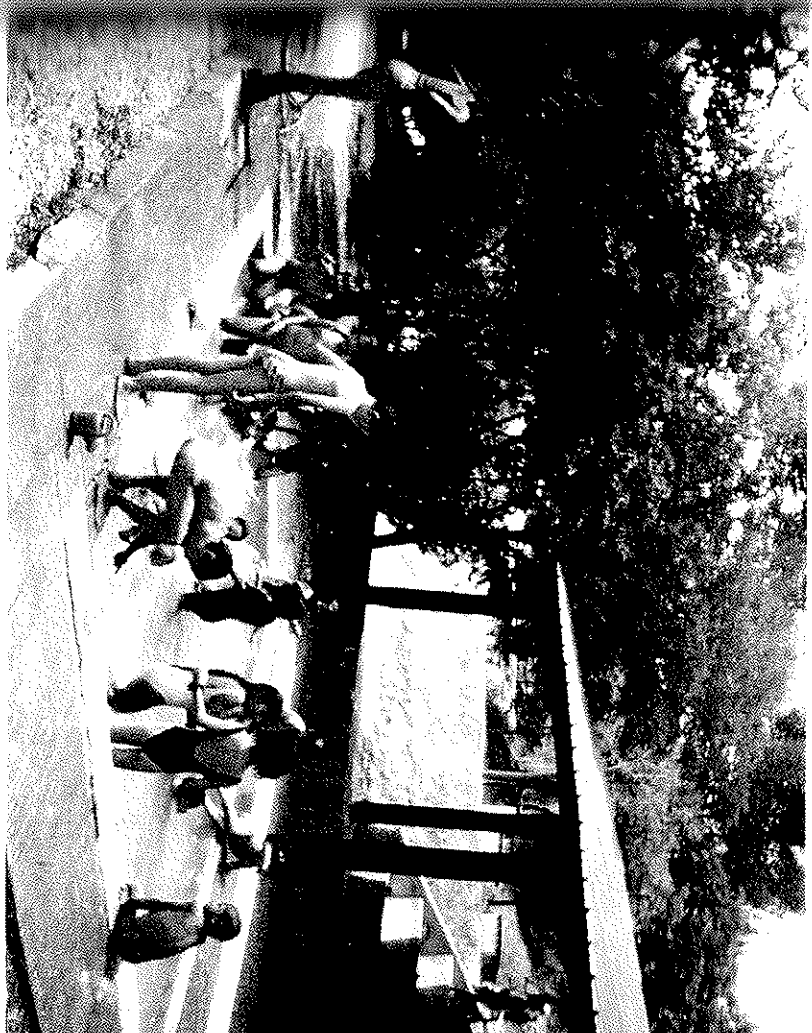
Comment avez-vous appréhendé ce travail social ? Était-ce une vocation ?

Le travail social s'apprend tous les jours. Il faut beaucoup de patience et aimer ce qu'on fait. J'ai tout appris sur le tas. Aujourd'hui, le social me m'intéresse plus. J'ai essayé d'agir au quotidien pour améliorer les conditions de vie des enfants mais les problèmes administratifs et

financiers m'ont beaucoup découragés.

Que faites-vous depuis la fin du Terrain d'Aventure?

Depuis, nous nous sommes recyclés : le jardinier a préparé le concours d'aide soignant et vient d'être admis en formation à l'Hôpital H. Boigny. Quant à moi, je suis une formation pour être secrétaire médicale. Vu la conjoncture actuelle, il y a de moins en moins d'associations qui embauchent alors j'ai laissé de côté ce monde là ».

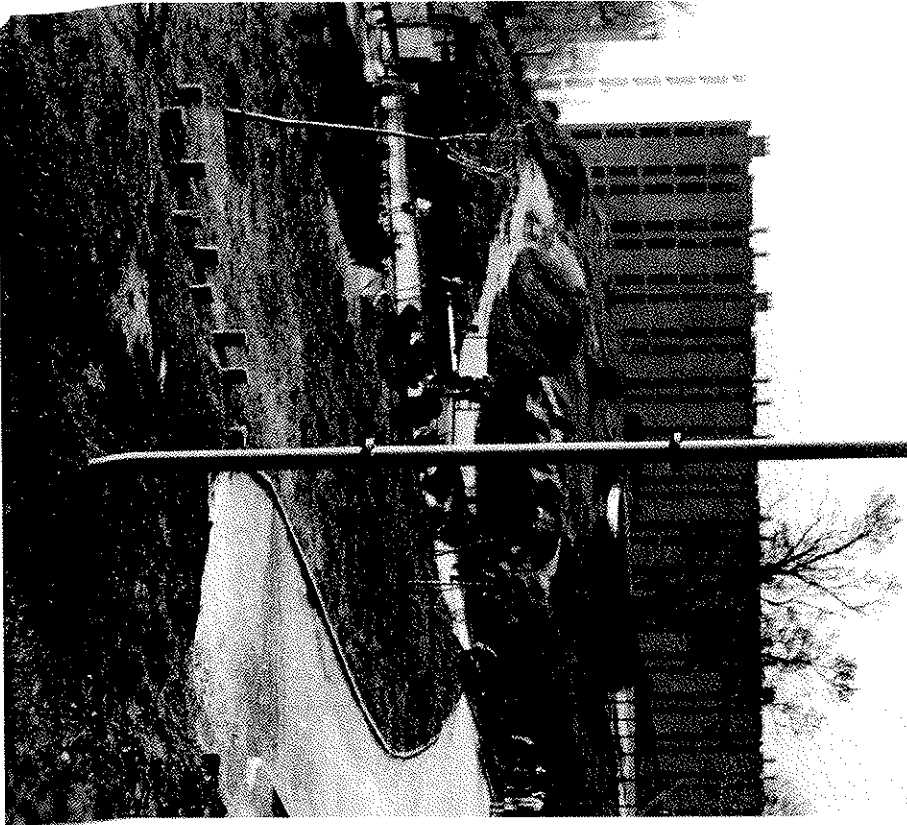


Epilogue - Regards, après la fermeture...

Loïc : « Je pense aux personnes du Terrain d'Aventure : à Jacqueline, à Sémita, au jardinier... De par son métier d'assistante sociale, Jacqueline Charmaison a une culture sociale très solide. Le projet était associé au LEP St Henri qui, pour moi, est un lycée exemplaire. Ils n'ont jamais abandonné. Ils m'ont toujours impressionnés. Ces personnes ont fait quelque chose qui a beaucoup de sens et elles ont duré.

Sont-ils tristes de cette fermeture ? Je ne l'espère pas. Je trouve merveilleux ce qu'ils ont fait, qu'ils ont eu de la chance de faire. Le Père Joseph Wresinski, fondateur d'ATD Quart-monde, un grand homme du social m'a dit un jour : « je ne sais pas ce que les gens en pensent (de ce que j'ai fait), moi je me suis régaté ». Je leur souhaite de penser qu'ils se sont régatés à faire ce qu'ils ont fait. Ce n'est pas forcément dramatique même si la fermeture a pu être vécue difficilement. Je crois que la vie est faite ainsi : on ne sait pas pourquoi on fait les choses, on ne sait pas pourquoi on continue ou pas, ça ne nous appartient pas. L'important c'est d'y être, d'y être intensément. C'est ce qu'ils ont fait : ils n'étaient pas dans la demi-mesure.

L'affinité qu'on avait avec Jacqueline était de cet ordre-là. Avoir la sensation de vivre quelque chose de très riche humainement. C'est une chance. Je ne crois pas beaucoup au strict dévouement, il ne dure jamais longtemps. Faire quelque-chose qu'on aime et le vivre avec d'autres, ce n'est pas pareil que de faire de la « réparation ». Si on partage des choses dans lesquelles on est bien, qui nous plaisent, on ressent cette évidence d'être ensemble. Je pense qu'au Terrain d'Aventure, ils ont dû vivre ce vent de liberté”.



Christiane : « C'est un bon souvenir. Cette expérience m'a permis de faire des choses que je n'aurais pas faites dans un cadre professionnel, de travailler à un tel niveau d'implication. Nous nous sommes engagés collectivement pour un objet précis en essayant de faire le mieux possible.

Nous avons apporté aux enfants un petit contact avec la nature grâce aux nombreuses activités de jardinage et une ouverture sur l'extérieur par le biais des interventions de structures extérieures comme *Arts et Développement* ou les opérations Santé. Le but était avant tout d'ouvrir un espace pour les enfants en dehors de la cité.

Le terrain d'aventure idéal, c'est la nature sauvage doté d'un minimum d'aménagement. Derrière la cité de La Castellane, on trouve une petite colline mais personne ne s'y rend. Espérons que le Terrain ait permis d'aller à la rencontre de la nature ; je crois que c'est une démarche qui doit s'apprendre ».

Sémia : « J'ai beaucoup de regrets ; C'est important qu'on puisse laisser une trace, que ça ne parte pas aux oubliettes, qu'on se souvienne. Quelquefois, je croise des mamans qui s'exclament : « Oh, vous avez fermé ? Comme c'est dommage ! ». On organisait des goûters d'anniversaire, il y avait toujours une fête à la fin des vacances d'été. Malheureusement, peu de mamans se déplaçaient. Il était difficile de faire entrer les familles dans le CA. La notion de bénévolat se perd de plus en plus. Il me semble que nous avons oublié ce que veut dire vivre ensemble ».

Jacqueline : « Ce fut une belle aventure, elle m'a passionnée. Une assistante sociale est souvent seule dans son contexte. Elle m'a permis de rencontrer beaucoup d'autres professions, sous différentes facettes, de connaître comment les gens travaillaient ailleurs.

Ce n'était peut-être pas grandiose, mais je crois que le Terrain

d'Aventure du Pradel restera dans la mémoire de ces gamins. Je crois que nous les avons initié à la lecture, à la peinture. Nous les avons ouverts à d'autres choses que les jeux vidéos. Nous n'avons pas fait des choses extraordinaires mais c'était un support original, situé dans un endroit on ne peut plus sensible, et qui attirait les habitants. Malgré le vandalisme et le regard négatif de certains. Rien ne peut être idyllique. La fin a été très triste. Mais globalement, le bilan est positif.

J'ai deux regrets : l'esprit pionnier qui s'est usé face aux contraintes administratives et le temps consacré à ces tâches de gestion au détriment des actions que nous aurions souhaiter créer et développer.

Aujourd'hui, j'espère que les enfants qui ont connu le Terrain d'Aventure du Pradel gardent l'esprit ouvert à la protection de l'environnement, au respect de la nature et qu'ils le transmettent, à leur tour, autour d'eux ».



Terrain propre de Sandra BARRIC, 16 ans.

Je disais j'avais sans, j'allais avec mes sœurs au terrain d'Aventure du Parcél jusqu'à mes 8 ans quand le local a brûlé.

On s'amusait bien, on faisait des activités avec l'animatrice. Elle était gentille car on faisait de la peinture sur des pots, du façonnage des feutres. On avait fabriqué une maison pour les oiseaux.

Je me souviens que pendant la vacances de Noël, on colorait, découper les décorations pour le sapin des terrains d'Aventure. On faisait aussi des cartes pour les parents.

Pendant les vacances de Pâques, l'animatrice colorait des œufs en Écossais sur le terrain et bien sûr on dessinait les terrains.

Le meilleur, c'était l'été, je venais tous les jours avec ma mère et on se baignait dans le terrain qui était nouvelle pour un moment gentil.

Pour moi, il y avait des dames âgées qui nous racontaient des histoires

de souvenirs que je perdais de ce parc, c'est les rencontres, la gentillesse des gens qui travaillaient là-bas, les activités, le bon goût, ...

Ça a été une belle aventure, ça restera dans mon cœur et s'est dommage que le local a été brûlé.

Peut-être qu'un jour, il restera un autre terrain d'Aventure pour que d'autres petits gardent la même souvenir que de moi.

Le terrain d'aventure du Pradel.

Le terrain d'aventure du Pradel était un parc avec des jeux. Et pour les centres aérés, il y avait des animateurs pour leurs proposer toutes sortes d'activités culturelles et écologiques.

En été, il y avait une piscine accessible à tous. Pendant les vacances ma mère m'y emmenait souvent. Je m'amusais énormément ! Mes cousins et cousines venaient aussi. Nous prenions plein de photos car des vacances passées au terrain d'aventure du Pradel, c'est irremplaçable.

Quelque fois, des contes ~~venez~~ pour nous raconter de ~~venaient~~ passionnantes histoires.

A Noël, nous fabriquions les décorations pour ^{le} sapin du terrain d'aventure ~~pour~~ Pradel et celles pour le sapin de notre maison.

En été, nous ^{all} baignions ~~loquacement~~. Pendant Pâques, nous faisons une chasse Au Trésor, mais bien sûre, le "Trésor" était des œufs au chocolat. Hum ! A Halloween, nous fabriquions des masques et des poupées. La journée, nous pique-niquions à midi et quelques fois, pour nous récompenser,

L'animatrice nous distribuait le goûter.
très bon
Voici mes souvenirs du terrain d'aventure
du Padel.

Lorsque j'ai appris que le local
avait brûlé, j'ai dit frâs degu car je
m'y amusais énormément! Car qui y ont
mis le feu n'ont vraiment pas de quoi être
fières car ils ont brûlé un lieu
extraordinaire!

Affectueux

Bouggz Linda

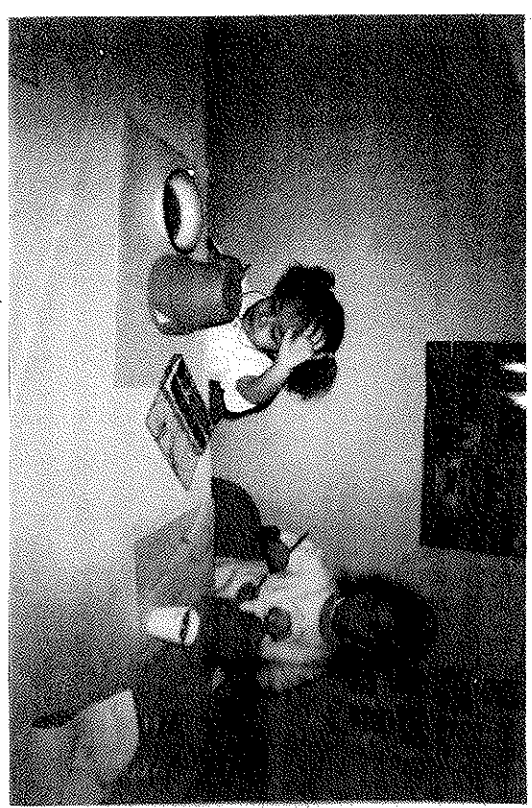
Bouggz

J'ai fréquenté le Terrain d'aventure
de 2000 à 2003.

→

Photo

Saverio



↙
gestina
Linda

L'eau, la terre, le feu

L'histoire du Terrain d'Aventure du Pradel
Marseille, 16e arrondissement, 1986-2009

Préambule

Chapitre 1.

Sur les chemins du terrain d'aventure

p. 11

La Politique de la ville et le développement social urbain

Une initiative issue du Développement Social des Quartiers

p. 11

Un projet éducatif à l'écoute des enfants

p. 13

Une modèle original à construire

Des enjeux pour des envies

p. 19

« Comme dans une forêt vierge ». Structuration et partenariats

p. 19

Un équipement de qualité pour « aménager » la liberté

p. 20

Chapitre 2.

Un espace de vie : pour une liberté encadrée

p. 22

Un fonctionnement à deux visages : entre le formel et l'informel

p. 27

Semer des graines de liberté : Des salarités et des activités

Sémia, parcours d'une secrétaire-animatrice

p. 29

Des actions éducatives au cœur du quartier

p. 31

Arts et Développement : Un partenaire en affinité

p. 32

Chapitre 3.

Militants : fin du Terrain, fin d'une Époque

p. 35

Les riverains, l'incendie et les exigences des pouvoirs publics

p. 38

Une époque militante en transformation

p. 45

Épilogue – Regards, après la fermeture

p. 51

Témoignages de jeunes ayant fréquenté le Terrain d'Aventure

p. 61



Témoignage d'époque et de société, le récit de vie est également un moyen d'expression de soi et de transmission de l'histoire aux autres.

C'est là la raison d'être de l'association Récits, dont l'objet porte sur le recueil, l'écriture et la valorisation des témoignages individuels et collectifs. C'est aussi le fondement des activités qu'elle développe : livres biographiques pour des familles, histoires de quartiers et de métiers racontés par les habitants, valorisation sonore et théâtrale des témoignages.

www.recitsdevie.fr

Association Récits - Collectif Messlun

14, rue Bertioz - 13 006 Marseille - recits@live.fr